cius : au lieu de παρὰ μίαν ἡμέραν καὶ ἓν πρᾶγμα (le progrès moral dépend « d'un seul jour, d'une seule circonstance »), Boter propose παρὰ μίαν ἧτταν καὶ ἔνδοσιν (il dépend « d'une seule faute ou d'un seul moment d'abandon »). Notons que dans la dernière traduction en français du *Manuel* (Classiques de la philosophie, Le Livre de Poche, 2000), P. Hadot se fonde sur le texte établi par G. Boter, et discute de certaines corrections apportées par celui-ci — parfois pour en diverger, notamment sur le passage de 51, 2 (qui, chez Boter, est en contradiction avec la doctrine stoïcienne classique).

— La troisième partie (p. 415-446) comporte six *indices* différents et une bibliographie abondante, ce qui fait de ce livre un excellent instrument de travail.

Signalons toutefois qu'il s'agit là d'un travail essentiellement philologique, sans aucune prétention philosophique. On ne trouvera donc presque aucun commentaire sur le contenu des textes, seulement quelques indications çà et là, dans la Première partie (elles figurent dans les sous parties portant sur le « Character » de chacun des trois textes : p. 156-160 pour Nilus ; p. 206-211 pour la *Paraphrasis* ; p. 259-263 pour le Vaticanus). Ces indications donnent un aperçu des points de divergences entre le *Manuel* et ses adaptations, c'est-à-dire des modifications du texte original infléchi en un sens ouvertement chrétien : une étude à part entière de ces inflexions resterait à faire, qui serait sans aucun doute passionnante.

Sophie Van der Meeren.

Histoire littéraire.

Hubert Zehnacker, Jean-Claude Fredouille, *Littérature latine* (Collection « Quadrige ») : Paris, P. U. F., 2005, X et 521 pages.

Voici la quatrième édition, revue et corrigée, d'un manuel de littérature latine qui, depuis sa publication initiale en 1993, dans la collection « Premier cycle » des mêmes P. U. F., s'est rapidement imposé dans les universités françaises et nos classes préparatoires, par le classicisme de la présentation, le sérieux de la conception et l'actualisation des données. Cette nouvelle version garde la typographie des anciennes, mais sur un support plus austère (papier recyclé, marges réduites d'un centimètre environ en largeur et hauteur) ; il est vrai que cela permet à l'ouvrage d'être des plus compétitifs par son prix, et que cette austérité est compensée par une couverture aux vives couleurs de l'espérance, ce qui est peut-être un *omen* pour nos études !

Un très léger décalage de pagination, par rapport à la version initiale, a amené quelques coquilles, par exemple un écart répété de dix unités dans la numérotation de telles références internes en notes : ainsi faut-il corriger, p. 413 n. 1, 472 en 462 ; p. 415 n. 1, 366 en 356 ; p. 417 n. 1, 419 en 409 ; p. 437 n. 1, 472 en 462 ; mais à la p. 409 n. 2, ce décalage n'est plus que de neuf unités (lire 390 au lieu de 399) : caprices de l'informatique ? Signalons aussi que, depuis la première édition, le rhéteur Nazarius reste obstinément « Bazarius » (p. 424) ! Mais laissons là ces broutilles, inévitables dans une somme pareille.

On soulignera plutôt, ici, l'effort de mise à jour : p. 4, une rédaction plus précise au sujet des plus anciens manuscrits latins ; p. 103-104, un nouveau paragraphe sur la réception de Lucrèce (on pourrait d'ailleurs ajouter que, si les Pères de l'Église réfutent Lucrèce, ils l'utilisent aussi contre le paganisme) ; p. 132, l'adjonction d'un

petit chapitre sur un Nigidius Figulus oublié jusqu'alors ; p. 247, quelques nouvelles remarques sur la personnalité de Pétrone (sans exclure totalement l'époque flavienne, H. Zehnacker redit néanmoins sa préférence pour les temps néroniens) ; p. 277, une mention de Calpurnius Flaccus à propos du Pseudo-Quintilien (on ajoutera à ce propos, dans la bibliographie, la toute récente publication de la thèse de C. Schneider consacrée à la troisième Grande Déclamation, *Le soldat de Marius*, Cassino, 2004, évoquée par E. Wolff dans la présente revue — un texte des plus intéressants — ; voir aussi les deux publications relatives à ces déclamations ici recensées par M. Ducos) ; p. 298, une meilleure évaluation de l'intérêt de Tacite pour les problèmes militaires ; enfin, un peu partout, une mise à jour et une internationalisation prudente de la bibliographie — même si la conservation du parti pris d'exclure l'allemand, l'italien ou l'espagnol, sauf exception, amène parfois à retenir des ouvrages français ou anglo-saxons un peu datés à notre sens. Dans les chapitres consacrés à la latinité tardive, outre l'actualisation de la bibliographie conclusive, on notera dans le détail, par exemple, p. 373 n. 1, une mise en parallèle de l'apparition tardive de l'exégèse occidentale avec celle des commentaires littéraires ; on trouvera des compléments sur le théâtre dans l'Antiquité tardive, p. 409 n. 1 ; la bibliographie sur l'*Histoire Auguste* (p. 429) ou sur l'hagiographie latine (p. 453) s'est bien accrue depuis 1993, et l'on relèvera, plus généralement, les nombreux et légitimes témoignages de la vitalité de la recherche française, en particulier, mais sans exclusive, à travers les publications de la collection des Sources Chrétiennes et de l'Institut d'Études Augustiniennes. — Quelques additions possibles : à la p. 403, la toute récente *Encyclopédie Saint Augustin* des Editions du Cerf (Paris, 2005) ; p. 448, le t. II et dernier de l'épopée de saint Avit, publié en 2005 en S.C. par N. Hecquet-Noti ; p. 474, la traduction de la *Consolation* de Boèce par J.-Y. Guillaumin parue, en 2002, dans la collection « La roue à livres » des Belles Lettres ; p. 490, la troisième édition, revue et corrigée, du *Lexikon* de S. Döpp et W. Geerlings publiée en 2002. Le poète élégiaque et satirique Maximien, qui a fait l'objet de plusieurs travaux récents, et que l'on continue à placer majoritairement au VI^e^ siècle, pourrait se voir consacrer quelques lignes, car son intérêt n'est pas mince. De même pour l'œuvre historique de Grégoire de Tours, si bien éclairée par les recherches de M. Heinzelmann.

Ces quelques remarques voudraient suggérer l'intérêt qu'il y a maintenant, pour ceux qui n'auraient encore que la première édition de cet ouvrage, à se procurer l'actuelle, et à « prescrire » cette dernière, selon la formule à la mode, aux étudiants de latin. Ils y trouveront un guide très sûr, aussi défiant envers la témérité que réceptif à l'actualité, et le recenseur terminera sa tâche, après un remerciement aux auteurs, par une prière à l'éditeur : pourquoi ne pas rééditer l'*Anthologie de la littérature latine* de ces mêmes auteurs (Paris, P.U.F., 1998), excellemment conçue et largement bilingue ? Et pourquoi en attendre, auprès des étudiants et des khâgneux, moins de succès que de tels manuels vieillis ou de telles anthologies monolingues ? Tradition et innovation, là aussi, se marient heureusement.

Vincent Zarini.

Giorgio Brugnoli, *Studi di filologia e letteratura latina*, a cura di Silvia Conte e Fabio Stok : Edizioni ETS, Pise, 2004, 247 pages.

Pour rendre hommage au Professeur G. Brugnoli, S. Conte et F. Stok ont réuni dans ce recueil quatorze études du philologue italien décédé en 2003. Dans la préface, les auteurs du recueil justifient les choix qu'ils ont opérés au sein de

l'œuvre volumineuse du Maître. Ecartant délibérément les auteurs et les thèmes auxquels G. Brugnoli a consacré ses travaux les plus importants (Suétone, Dante, Virgile), ils ont préféré réunir des études « mineures » dont beaucoup ont été publiées dans des périodiques ou volumes de mélanges pas toujours faciles d'accès aujourd'hui. Dix de ces contributions ont paru entre 1964 et 1986 : elles sont republiées ici avec des ajouts ou corrections apportées par l'auteur lui-même. Elles vont d'un examen des témoignages antiques sur la formation intellectuelle de Varron de l'Aude à une étude du passage de Rutilius Namatianus sur Cosa (*De Reditu*, I, 285-290), en passant par une série de remarques sur la composition des *Bucoliques* de Virgile (en particulier les correspondances entre *Buc.* 3 et 8), une étude des fragments de Cornélius Gallus, un problème de sémantique chez Perse, une contribution à la datation du prologue des *Argonautiques* de Valérius Flaccus et une enquête sur la statue d'Apulée. Cette partie comporte aussi l'importante synthèse de G. Brugnoli sur « culture et propagande dans la restauration de l'ère flavienne » publiée dans les Annales de l'Université de Lecce en 1965 (une époque où les auteurs flaviens, ou du moins certains d'entre eux, étaient encore très peu étudiés). Les quatre autres articles étaient jusqu'alors inédits, et sont consacrés à la postérité de la culture classique du Moyen Âge au XX^e^ siècle : des lectures médiévales de Sénèque au poète néolatin Pasquali Marinelli, en passant par Fréderic II (à propos de l'expression *stupor Mundi*), Pierre de Jean Olieu et Dante. La plupart sont issus de communications à des colloques dont les actes n'ont pas été publiés. Cet échantillonnage d'articles illustre la largeur du champ des recherches de G. Brugnoli, à qui rien de ce qui est latin ne semble avoir été étranger, mais aussi et surtout le souci constant de rigueur et de précision qui a animé ses investigations philologiques. Ces contributions, au style clair et dépouillé, sans vaine rhétorique, sont autant d'enquêtes minutieuses où l'exhaustivité de la documentation prise en compte n'a d'égales que la finesse et la logique imparable de l'argumentation ; ainsi, l'article sur le sens de *semipaganus* chez Perse, qui déroule avec un luxe de références toutes les implications métalittéraires de la notion, ou encore l'article intitulé « *Anseres de Falerno depellantur* », qui démontre de façon lumineuse la non-existence du prétendu « poète Anser », né d'un contresens de philologue. Quant au bref article sur la datation du prologue de Valérius Flaccus, il éclaire parfaitement, par comparaison avec les éloges des Flaviens chez Martial et Silius Italicus, la spécificité du poète des *Argonautiques*, et suggère, probablement avec raison (même si cette thèse ne fait toujours pas l'unanimité), une rédaction de ce texte antérieure au règne de Domitien.

Réunir en un recueil des publications importantes mais difficilement accessibles est assurément une œuvre utile ; par ailleurs, constituer un florilège de quelques-uns des meilleurs articles d'un grand philologue est une excellente façon d'honorer sa mémoire. À ce double titre, on ne peut que saluer la réussite que constitue ce volume d'hommage, auquel ne manque sans doute qu'une liste récapitulative de l'ensemble des travaux de G. Brugnoli.

François Ripoll.

Pietro Li Causi, *Sulle tracce del manticora. La zoologia dei confini del mondo in Grecia e a Roma* : Palerme, Palumbo, 2003, 364 pages.

Suivre la mantichore dans les méandres des traditions parascientifique et paradoxographique, de Ctésias de Cnide à Eusèbe de Césarée, tel est le parcours captivant auquel nous invite P. Li Causi, bon connaisseur des *mirabilia* antiques.

Autour de la mantichore, animal fabuleux qui, à travers les légendes et aussi les discours savants qu'il a pu susciter, sert de fil conducteur à l'ouvrage, P. Li Causi aborde des domaines aussi variés que l'ethnologie, la zoologie ou la géographie, dans l'intention de mettre en perspective savoir antique et histoire des mentalités.

Il n'est nul besoin d'être spécialiste de zoologie pour apprécier cet ouvrage qui ressortit plus à l'histoire des idées qu'à l'exégèse scientifique. Quelle représentation se faisaient les Romains et les Grecs des monstres des confins ? Dans quelle mesure l'éloignement géographique nourrissait-il l'imaginaire ? Quels sont, enfin, les modèles épistémologiques et les référents mentaux des Anciens ? Autant de questions auxquelles P. Li Causi s'efforce d'apporter un éclairage nouveau, au fil d'un plan résolument diachronique, qui embrasse plus de huit siècles d'histoire (v^e^ sc. av.-iv^e^ sc. ap. J.-C.) : les représentations comme les discours relatifs à la mantichore évoluent sensiblement au cours des siècles.

Dans une première partie en forme de prologue, l'auteur s'attache à nous présenter l'objet central de son étude, charmante bestiole décrite, pour la première fois dans la littérature grecque, par Ctésias : une sorte de lion à tête d'homme, à toison rousse et à queue de scorpion, dont la gueule porte trois rangées de dents et les pattes, d'imposantes griffes, et qui, selon l'historien grec, peuplerait les régions de l'Inde. P. Li Causi s'appuie alors sur les chapitres que consacre à la mantichore le *Manuel de zoologie fantastique* de J.-L. Borges et M. Guerrero qui défendent l'idée que, dans l'Antiquité, la créature monstrueuse et « exotique » est toujours définie par rapport à la réalité, et notamment par ses similitudes avec tel ou tel animal réel. Ainsi, la mantichore *fait penser* à la fois à un homme, à un lion et à un scorpion ; elle n'est aucunement présentée comme un véritable hybride (p. 20). Pour autant, P. Li Causi se refuse à ne voir dans les monstres envisagés par les hommes de l'Antiquité que des créations ludiques, nées de l'imaginaire et du langage, et il rejette toute approche « esthétisante » de la monstruosité. La mantichore ne participe pas du bestiaire mythologique ou imaginaire, pas plus qu'elle ne constitue un prodige (τέρας) : c'est, pour les Anciens, un animal ancré dans la réalité ethnographique et c'est dans cette perspective qu'il faut appréhender la monstruosité animale. Selon l'auteur, une autre erreur méthodologique consisterait à appliquer au bestiaire fabuleux de l'Antiquité les critères de la zoologie moderne (on parle alors de cryptozoologie). Il s'agit surtout d'expliquer les modalités de construction de cette figure fantastique, où l'auteur voit une « représentation culturelle ». Il évoque à ce propos les notions essentielles d'image mentale et de « référent » (p. 30). Pour P. Li Causi, Ctésias s'inspire probablement de l'iconographie onirique du palais des rois achéminides où il séjourna comme otage : la description de la mantichore n'est pas sans rappeler le fameux Lamassu du bestiaire mésopotamien.

Avec Aristote, la seconde partie nous permet d'avancer de quelques siècles dans l'histoire de la mantichore et d'envisager le traitement de la paradoxographie animale chez le Stagirite. L'auteur de l'*Histoire des Animaux* réorganise un savoir déjà existant, en opérant des choix. C'est ce que met en évidence P. Li Causi, à partir d'une comparaison avec Hérodote (p. 112 et suivantes), pour qui la spécificité d'un climat ou d'une région comme celle de l'Inde peut expliquer l'existence decertaines créatures étranges, et, en ce sens, l'animal constitue ce que P. Li Causi appelle un « marqueur d'identité » : il participe des caractères ethnographiques et culturels d'une région donnée et l'on comprend, ainsi, que l'*Enquête* ne fasse pas mention des animaux déjà bien connus des Grecs. Quant à Aristote (qui puise souvent, d'ailleurs, chez Hérodote), il synthétise l'ensemble des connaissances anatomiques et comportementales relatives à l'animal, et ce n'est pas tant pour

fournir une description exhaustive du sujet que pour l'intégrer dans une classification. La zoologie aristotélicienne, comme le montre P. Li Causi, est donc avant tout fondée sur la taxinomie. L'auteur évoque ensuite les théories aristotéliciennes relatives à la génération des monstres, qu'il s'agisse de l'hybridation ou de la pangénèse. Selon Aristote, la mantichore ne peut être un véritable hybride puisque le croisement des espèces est impossible et, à ce titre, elle relève donc des *paradoxa*.

La troisième partie de l'ouvrage transporte la mantichore en Éthiopie, grâce à Pline l'Ancien qui, s'il reprend assez fidèlement la notice de l'*Histoire des Animaux*, accentue l'aspect féroce de l'animal (insistant en particulier sur son anthropophagie). Néanmoins, l'*Histoire Naturelle* ne décrit pas d'animal « tératologique », créature singulière qui échapperait à la norme, mais des races monstrueuses mais bien réelles, propres aux contrées lointaines (p. 183). Ce développement est prétexte, pour P. Li Causi, à une réflexion sur l'utilisation que fait l'encyclopédiste latin de ses sources — notamment les paradoxographes grecs — et les procédés de distorsion et de déconstruction auxquels il les soumet (on ajoutera à la bibliographie V. Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, EFR, 2002), en même temps que sur la postérité de Pline : c'est désormais un souci d'exhaustivité (et non plus de vraisemblance) qui préside au travail de compilation opéré par Solin.

La quatrième et dernière partie de l'étude (avant la cinquième qui est en fait la conclusion) envisage, outre l'autorité persistante de Ctésias comme source première, les dernières « apparitions » de la mantichore en littérature. La notice qu'Elien de Préneste consacre à la mantichore ne manque pas de surprendre, dans la mesure où, au terme d'une description très détaillée complétée par le récit d'anecdotes pittoresques où Ctésias est cité comme caution, l'auteur de la *Personnalité des animaux* remet pourtant en question l'existence même de la bête. P. Li Causi analyse alors en quelques pages l'œuvre d'Elien et son approche philosophique et éthique de l'animal (sur ce point, on se reportera maintenant aux travaux et aux éditions d'A. Zucker ainsi qu'à la thèse récente de J.-F. Lhermitte), pour remarquer que la mantichore échappe à toute entreprise moralisatrice. Pausanias adopte pour sa part une vision rationalisante, en ne voyant dans la mantichore qu'un tigre d'une espèce particulière, fruit d'une mutation engendrée par le climat des confins. Peu à peu, comme le souligne P. Li Causi, la mantichore s'efface du discours scientifique ou ethnographique : dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, Philostrate fait nier, par l'un des personnages de son roman, l'existence de la mantichore, tandis qu'Eusèbe de Césarée relègue définitivement l'animal au rang des chimères païennes (p. 300). La mantichore s'est endormie avec la littérature tardive, et il faudra attendre le Moyen Âge et ses *Bestiaires* pour qu'elle sorte enfin de sa torpeur.

Comparant les différentes approches d'un même type de connaissances — celles qui sont relatives à un animal fabuleux —, P. Li Causi nous propose une réflexion très approfondie sur la transmission du savoir dans l'Antiquité et il montre comment le discours scientifique reflète les conceptions éthiques, culturelles et philosophiques d'une époque. Dotée d'une riche bibliographie, de trois index (sources, auteurs modernes et notions) et de quelques illustrations, cette excellente étude a le mérite d'être constamment éclairée par des notes précises et développées (ce qui devient rare) qui fourniront au lecteur d'utiles compléments. Un ouvrage précieux, dont le propos se révèle beaucoup plus ambitieux que ne le suggère son titre.

Caroline Février.

Yves Peurière, *La pêche et les poissons dans la littérature latine. I. Des origines à la fin de la période augustéenne* (Collection Latomus, vol. 278) : Bruxelles, 2003, 138 pages.

Consacrée non seulement à la pêche et aux poissons, mais, d'une manière plus générale, aux divers *aquatiles* dont la littérature latine fait mention, cette étude se démarque des travaux déjà anciens d'E. de Saint-Denis, dont l'attention s'était essentiellement portée sur l'inventaire et l'identification des animaux marins mentionnés par les Anciens. Comme le souligne Y. Peurière dans son introduction (qui aurait gagné à être un peu plus développée), cette recherche sur la faune aquatique n'est en fait que le prisme à travers lequel il entend étudier la littérature. Une enquête qu'il conduit, pour ce premier volet, des origines jusqu'à Ovide : Y. Peurière relève chez chaque auteur les passages significatifs qu'il discute et commente, à la lumière des textes scientifiques et des apports de l'archéologie.

Le sujet est attrayant et Y. Peurière a su tirer profit de son expérience et de sa bonne connaissance de la faune sous-marine pour rédiger des développements aussi plaisants qu'instructifs. Pourtant, le choix d'un plan strictement chronologique, qui à chaque section fait correspondre un auteur, n'est pas des plus satisfaisants : l'ouvrage regroupe douze chapitres de longueur inégale — certains comptent deux pages (chap. 1), quand d'autres s'étendent sur vingt ou quarante pages (chap. 10 et 12). Partir *ab ouo* ou presque — de ce que l'auteur appelle élégamment les « ruines insignifiantes » (p. 11) ou « délabrées » de la littérature (p. 9) — en passant par des auteurs qui, sur le sujet envisagé, ne présentent rien de probant, confère un caractère un peu trop systématique à l'entreprise. Il eût sans doute été préférable de resserrer l'étude et de regrouper les remarques, non pas par auteur, mais plutôt par genre ou par thème. On peut globalement distinguer trois approches de la question : la première, déjà largement exploitée par E. de Saint-Denis, consiste à répertorier dans nos sources littéraires (poésie didactique, satire, textes scientifiques) les espèces de poissons connues des Anciens et à établir des correspondances avec l'ichtyologie moderne, étude dont le corollaire serait l'histoire de la pêche et de la gastronomie ; la seconde, à étudier le motif du poisson dans la poésie latine et ses avatars mythologiques autour du thiase de Neptune et des créatures fabuleuses ; la troisième, enfin, à étudier le lexique de la pêche et des poissons ainsi que le langage métaphorique qu'il suscite (sobriquets, expressions imagées...), notamment à travers la comédie latine. Tous ces aspects ont été abordés par Y. Peurière, mais les résultats obtenus auraient dû être présentés de manière plus synthétique : il n'est guère aisé de dégager une évolution dans les usages et les conceptions étant donné que les œuvres examinées successivement participent de genres très différents.

La rigueur dont l'auteur fait preuve dans ses analyses ne se retrouve malheureusement pas dans les aspects plus formels de ce travail. On relèvera au passage quelques incohérences : tout en rejetant la traduction de *simus* (« épaté ») par « camus », Y. Peurière cite, en regard, J. Bayet qui, lui, traduit l'adjectif par « camard » (p. 9) ; le condiment appelé *hallec* dans la première partie de l'ouvrage est orthographié *allec* à partir de la page 189. Cette salaison, définie p. 25 (et aussi p. 68, alors qu'un renvoi aurait suffi), n'est d'ailleurs distinguée explicitement du *garum* qu'à la page 37, dans une note (n. 158). Plus gênant est l'usage que fait l'auteur d'expressions procédant du langage familier ou oral (une « bordée » d'injures, p. 25, « l'amour est la grande affaire de sa vie », p. 199, répété p. 201, « décaper » des lieux-communs, p. 243) ou de formules absconses ou inappropriées (il parle d'une périphrase « hellénisante et mythologique », p. 10, de « dentelles affriolantes » pour l'époque de Plaute ou d'un « titre » de Livius Andronicus, comme s'il s'agissait d'un chanteur à succès). Concernant les notes, l'absence de renvois internes

conduit à des redites, parfois flagrantes, qui auraient pu être évitées (voir, à propos du *tyrotarichum*, n. 180 p. 41 et n. 107 p. 116). La bibliographie apparaît tout aussi perfectible : ranger les thèses de E. de Saint-Denis et de H.-J. Cotte parmi les « usuels » aux côtés du dictionnaire de Gaffiot paraît peu opportun, même si ce sont des ouvrages de lecture courante pour l'auteur. À l'inverse, le dictionnaire topographique de Platner-Ashby (qui pourrait être remplacé par le plus récent *LTUR*) est mis au nombre des « ouvrages critiques ». Dans le même ordre d'idées, on évitera de citer une édition antédiluvienne de tel ou tel dictionnaire lorsqu'il en existe une version révisée, on apprendra que le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg *et alii* peut commodément s'abréger en *DA* et il ne semble pas indispensable, quelle que soit la qualité de ces manuels, de citer le « Zehnacker-Fredouille » ou la *Littérature* de J. Bayet dans une bibliographie scientifique orientée vers l'ichtyologie.

Après ces critiques formelles — énoncées d'abord en sorte que ce compte-rendu ne prenne pas, à la fin, la forme d'une nageoire caudale —, nous voudrions dire tout le bien que nous pensons de l'ample exégèse réalisée par Y. Peurière. Le chapitre consacré à Plaute est l'occasion d'un développement sur la figure burlesque du pêcheur et celle du cuisinier. L'auteur met en évidence, avec justesse, l'originalité du traitement de ces personnages empruntés à la comédie grecque et s'attache également au langage métaphorique suscité par cette thématique (notamment pour désigner l'activité déployée par la courtisane pour « prendre » et retenir son amant), langage que l'on retrouvera plus tard chez Térence. Si un fragment peu connu d'Ennius donne lieu à un inventaire détaillé des poissons cités par le poète, l'œuvre de Caton comme celle des poètes dramatiques qui succèdent à Plaute sont traitées, on le comprend, plus rapidement. D'une manière générale, l'auteur identifie très précisément les espèces de poissons mentionnées dans les œuvres et chacun de ses développements est étayé par des notes claires, bien documentées, qui renvoient aux nombreux ouvrages de référence qu'il a été amené à consulter. En ce sens, le travail d' Y. Peurière est sans nul doute plus approfondi que les inventaires d'E. de Saint-Denis et d'H.-J. Cotte, qui se bornaient à inventorier les poissons. Lucilius (qui raille et condamne plaisamment, dans ses *Satires*, la consommation excessive de poisson), Cicéron et surtout Varron sont ensuite étudiés méthodiquement. Alors que la connaissance de Cicéron est essentiellement théorique, l'encyclopédiste de Réate traite avec plus de bonheur des gastronomes (qu'il tourne en dérision dans les *Satires Ménippées*) et de l'élevage (*Res rusticae*). Au fil de l'ouvrage d'Y. Peurière, le lecteur s'instruira sur quantité de domaines : outre le fait que la murène était l'un des mets les plus courants (l'auteur aurait pu souligner qu'elle figure en bonne place sur les mosaïques), on apprendra ainsi que les Anciens associaient volontiers, en cuisine, poisson et fromage (p. 41). L'intitulé du chapitre « Le siècle de Cicéron » couvre un regroupement un peu hétérogène : Catulle, Lucrèce et les historiens de la fin de la République (qui sont d'ailleurs, on peut s'en douter, traités succinctement). Chronologie oblige, les quatre derniers chapitres de l'ouvrage sont dédiés à la poésie. Avec Virgile, apparaît alors le motif littéraire du poisson, qui, sous la forme du dauphin ou du cheval de mer, s'impose dans les tableaux mythologiques aux côtés de Neptune ou de Triton ; un lieu-commun que l'on retrouve notamment chez le poète des *Odes* et de l'*Epître aux Pisons*. Horace manifestera cependant plus d'originalité dans ses *Satires*, qui, tout en empruntant beaucoup à Lucilius et à Varron (lorsqu'il ridiculise un cuisinier prétentieux ou un dîner de parvenus), élargit son vivier à de nouveaux spécimens comme le turbot ou le scare. Alors que Tibulle et Properce ne s'intéressent qu'aux huîtres perlières et qu'au pourpre, qui servira à teindre les étoffes dont se parent les *puellae*, ce sont bien sûr Ovide et ses *Halieutiques* qui donnent lieu au commen-

taire le plus fourni. Dans sa diversité, l'œuvre poétique d'Ovide illustre et résume la multipolarité du sujet traité par Y. Peurière : le langage métaphorique, emprunté à la pêche, pour les poèmes élégiaques (il aurait peut-être fallu ici établir un parallèle avec le vocabulaire de la chasse, très présent dans l'élégie) ; les motifs mythologiques dans les poèmes en hexamètres ; l'inventaire ichtyologique (qu'il faudrait rapprocher du livre IX de Pline l'Ancien) pour le poème didactique.

On saura gré à Y. Peurière d'avoir utilement complété son ouvrage de quatre index (noms de poissons en latin, termes techniques, noms scientifiques et noms de poissons en français) qui permettent au lecteur de naviguer (si je puis dire !) sans difficulté dans le volume. Enfin, en croisant la liste des poissons comestibles et celle des auteurs étudiés, un tableau permet de répérer la fréquence de telle ou telle espèce dans la littérature latine. Le sujet abordé par Y. Peurière était à la fois original et difficile : il résulte de son gros travail une étude fouillée, qui se lit avec plaisir, se consulte ensuite avec intérêt et qui, surtout, mérite d'être prolongée pour la période suivante.

Caroline Février.

Natale Spineto, *Dionysos a teatro. Il contesto festivo del dramma greco* (Storia delle Religioni, 16) : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2005, XII + 436 pages.

L'ouvrage traite bien sûr exclusivement du théâtre grec. Le latiniste y trouvera néanmoins son profit dans la mesure où l'auteur lui offrira une riche matière à réflexion sur des aspects qui peuvent aussi être importants pour les *ludi scaenici* romains. S'attachant à préciser la dimension religieuse du théâtre grec, l'auteur étudie en détail les fêtes religieuses qui donnaient lieu à des représentations théâtrales dans l'Athènes classique — les Anthestéries, les *Lenaia*, les Grandes Dionysies et les « Dionysies aux champs ». Ce qui donne lieu à une description minutieuse de ce que nous savons du déroulement de ces cérémonies, avec un examen approfondi — et qui sera sans aucun doute très utile — de tous les témoignages que nous avons à ce sujet. La question, si débattue pour le monde grec autant que pour le monde romain, des origines du théâtre est expressément laissée de côté, et on ne trouvera pas non plus dans ces pages une réflexion d'ensemble sur le dieu Dionysos en tant que tel. Il n'empêche que ce livre, qui s'inscrit explicitement dans la ligne interprétative d'Angelo Brelich (*Gli eroi greci, un problema storico-religioso*, et ses articles « Aristofane, commedia e religione » et « Aspetti religiosi del dramma greco », parus respectivement dans *ACD* en 1969 et *Dioniso* en 1965), montre bien en quoi le théâtre peut être « dionysiaque » en vertu du sens que des études récentes tendent à donner à ce dieu : les représentations théâtrales apparaissent toujours comme la manifestation d'un monde marqué par l'altérité par rapport au monde actuel et à son harmonie, que ce soit sur le mode tragique, avec les héros excessifs que met en scène la tragédie, ou sur le monde comique, avec les travers et les ridicules qui font l'objet de la verve des auteurs de comédie. Le monde de la cité est ainsi mis en place, dans sa juste situation d'équilibre vis-à-vis des écarts. Et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre de nous rappeler l'importance constante de cette dimension civique du théâtre, jusque dans des manifestations à nos yeux surprenantes, et bien peu compatibles avec l'idée que nous nous faisons des représentations théâtrales, comme la présentation des orphelins de guerre ou l'exhibition des fonds publics lors des Grandes Dionysies.

Dominique Briquel.

Carmen González Vásquez, *Diccionario del teatro latino : léxico, dramaturgía, escenografía* : Madrid, Ediciones clásicas, 2004, xxi et 334 pages.

Issu d'une Thèse de Doctorat intitulée *El léxico teatral latino. Estudio terminológico y dramático* et préparée à l'Université Autonome de Madrid sous la direction du Professeur Benjamín García-Hernández, le livre de M^me^ Carmen Gonzáles Vásquez est un ouvrage à la fois original et novateur. Original, il l'est assurément, car, comme permet de s'en rendre compte une bibliographie très fournie et réunissant les travaux publiés dans de nombreux pays, il vient combler une lacune en donnant pour la première fois une synthèse sur le vocabulaire du théâtre latin. La démarche est aussi très novatrice, car elle est à la fois littéraire et linguistique, selon une double approche qui, sans conduire à une juxtaposition d'informations, donne toute sa richesse à l'analyse et permet une meilleure compréhension de ce genre complexe. Bien loin de se limiter à une seule technique, il réunit en effet plusieurs *artes*, le travail de création poétique, la musique, le jeu des acteurs, les décors (p. xix-xx). Le lecteur appréciera ainsi de riches notices sur la *comoedia*, la *tragoedia*, et la *satura* avec les difficultés qu'elle pose concernant l'étymologie de son nom (rapprochement avec *satis*, *satur* autour de l'idée de composition diversifiée) et son appartenance véritable au genre théâtral. D'autres notices sont de bonnes mises au point sur les principaux types de personnages et leurs fonctions dramatiques (la *matrona* comme épouse, mais aussi objet de traits caricaturaux ; le *seruus*, qu'il soit *currens*, *militans* ou *amator*, ou encore *sodalis*, *callidus* ou *meditans*), mais aussi sur d'autres moins connus comme le *pappus* désigné ainsi d'après la manière gloutonne dont il mange (*pappare*). Ce dictionnaire réunit en outre de nombreuses données concernant des aspects plus concrets de la mise en scène, comme les masques, les musiques ou les décors. Mais, ainsi que le souligne M. Benjamín García-Hernández dans sa belle préface, l'un des apports essentiels du livre est de considérer le théâtre dans sa dimension la plus large, étant donné la situation de communication qu'il instaure. Les instances qui la composent ont des spécificités bien révélées par l'analyse sémantique. Par exemple, deux verbes s'utilisent afin de signifier que l'auteur crée la pièce (*facere fabulam*) ou que l'acteur la joue (*agere fabulam*). Celui-ci a deux dénominations, *histrio* s'il s'agit du statut social et *actor* pour la capacité à jouer un rôle. La relation particulière avec le public a elle aussi des expressions plus particulières : le prologue s'adresse (*loqui*) aux spectateurs et les relations entre les deux sont désignées souvent par des verbes à préverbe *ad-* (*adplaudare*, *adloqui*, *aduortere*, *attendere*). *Exire* se dit du personnage qui quitte la scène, tandis qu'*abire* s'emploie pour l'acteur qui sort du champ de vision d'un autre sans toutefois échapper à la vue du spectateur. Aux distinctions établies par M^me^ Vasquez, l'on en ajoutera une, selon que la pièce est jouée par la troupe ou vue par le public, avec les deux termes *res* et *fabula*, par exemple en Plaute, *Cap.* 52 : *Haec res agetur nobis, uobis fabula. Fabula* et d'autres mots comme *agere*, *partes*, *persona*, *imago*, *ornamentum*, *ludus* ont des emplois importants en dehors du théâtre, et les notices offrent des éléments très utiles pour l'étude de leur polysémie respective, que bien sûr l'auteur ne pouvait conduire dans les limites d'un dictionnaire. L'ouvrage se termine par une série d'index très utiles (les termes latins, les termes grecs, les personnages de Plaute, Térence et Sénèque) et par un double lexique latin-espagnol permettant de mesurer la vitalité de ce vocabulaire à travers les langues romanes. C'est dire l'intérêt de ce travail pour la connaissance de phénomènes linguistiques et culturels majeurs. Déjà honoré de deux distinctions en Espagne, il mérite de ne pas être connu et pratiqué seulement par les spécialistes de théâtre.

Jean-François Thomas.

Accius und seine Zeit. Herausgegeben von Stefan Faller und Gesine Manuwald. Identitäten und Alteritäten. Band 13. Altertumswissenschaftliche Reihe Band 3 : Ergon Verlag, Würzburg, 2002, 354 pages.

Le volume réunit vingt-deux communications présentées lors du colloque organisé en décembre 2001 à l'Université de Fribourg-en-Brisgau par le Professeur E. Lefèvre sur un point capital du théâtre d'Accius : « Accius et son temps » envisagé dans le cadre d'une réflexion plus large sur « l'identité et l'altérité ». Les différents intervenants se sont donc attachés à montrer dans quelle mesure les tragédies d'Accius avaient pu contribuer à la genèse d'une identité ou d'une altérité romaine. L'étude de la portée politique des pièces d'Accius se prêtait tout particulièrement à cette enquête, que l'on interprète le terme « politique » au sens étroit ou au sens large, c'est-à-dire en envisageant tout ce qui pouvait concerner, séduire ou intéresser un public de citoyens romains.

Certains chercheurs ont ainsi démontré, de façon convaincante, à partir de parallèles précis avec d'autres sources, historiographiques notamment, que le théâtre d'Accius portait l'empreinte ineffaçable de l'actualité du moment. De fait, derrière le mythe grec, par-delà le sujet des *praetextae*, se profile bien souvent une réalité romaine finement reliée à des événements contemporains. La tragédie accienne acquiert de ce fait une dimension étiologique (cf. E. Lefèvre, « Diomedes u. andere « italische » Helden bei Accius », p. 187-197) et l'altérité de la légende grecque facilite, pour le spectateur, la prise de conscience identitaire. Il est vrai que, soucieux de se sentir en phase avec son public, Accius combine subtilement les sources grecques, choisissant de préférence les versions récentes ou rares des mythes, celles-là même qui lui permettent d'esquisser une préhistoire de l'Italie, tout en jetant un éclairage intentionnel sur la situation politique ou les enjeux diplomatiques du présent (cf. J. Dangel, « Accius et l'altérité à l'œuvre : théâtre idéologique et manifeste littéraire », p. 105-125). Par-delà les personnages de théâtre se profile ainsi l'ombre de personnalités politiques ou militaires de l'époque tourmentée à laquelle vécut Accius (cf. V. Auhagen, « Accius' *Antenoridae* : zwischen Aitiologie u. Tagespolitik », p. 19-38) : derrière Atrée se cache peut-être T. Gracchus et derrière Thyeste ou Télamon, Scipion Nasica ; le sort d'Astyanax présente des similitudes troublantes avec celui qui fut réservé à Scipion Emilien, dernier adversaire des Gracques ; la fuite d'Anténor en Illyrie attire l'attention du public romain sur une région voisine de l'Istrie où C. Sempronius Tuditanus venait de s'illustrer par des exploits militaires en 129 ; le personnage de Jason, dans la *Médée*, placé face à l'alternative d'une capitulation honteuse ou d'une défaite inéluctable, pourrait, d'après Th. Baier (« Accius : *Medea siue Argonautae* », p. 51-62), faire songer aux démêlés difficiles des Romains avec Viriate. D'autres tragédies, en revanche, mettent l'accent non point tant sur le moment présent que sur le passé ; conçues à la gloire d'un héros fondateur ou salvateur, elles tissent des liens solides entre l'histoire et le mythe et se caractérisent, d'après J. Dangel (*ibid.* p. 110), par « l'introduction d'un temps historique dans la durée panchronique du mythe ». Les figures d'Evandre, descendant d'Atrée et père de Rhomê, l'aïeule des Fabii (cf. E. Lefèvre, *ibid.* p. 189), de Diomède, fondateur de cités en Italie méridionale et centrale (*ibid.* p. 192), et de Philoctète réfugié en Italie participent ainsi d'une volonté d'établir une filiation entre les Romains et leurs ancêtres grecs, fussent-ils lointains. Cette tendance s'affirme surtout à travers le fil conducteur qui unit l'*Atrée* au *Brutus* : le lien entre la pièce « grecque » et la *praetexta* n'est pas seulement généalogique — ce que tendrait à suggérer le possible prologue d'Atrée —, il est aussi thématique, dans la mesure où les deux pièces traduisent les aspirations profondes du peuple romain à la liberté (cf. B. Balderelli, « Enomao, il

re povero ? », p. 64-65. E. Lefèvre, « Diomedes... », p. 189 ; J. Dangel, « Accius... », p. 113-116). Car au-delà des allusions à la conjoncture politique du moment, c'est à une véritable réflexion d'ordre moral sur les valeurs fondamentales chères aux Romains que nous convie le théâtre d'Accius, et sans doute est-ce là le secret de sa longévité : rejouées à l'époque de César et de Cicéron, imitées par les poètes augustéens, prisées par Sénèque (cf. Gianna Petrone, « L'*Atreo* di Accio e le passioni del potere », p. 245-253), les pièces d'Accius posent des problèmes éternels d'ordre politique, juridique ou éthique. L'Ajax de l'*Armorum iudicium*, image même de la *uirtus*, essaie de transmettre à son fils, à la manière d'un *paterfamilias* conscient de ses devoirs, l'idée qu'il se fait personnellement de cette composante essentielle de la morale romaine (cf. Gesine Manuwald, « Der Streit um die Waffen Achills », p. 207-227). D'autre part, dans les *Myrmidons*, inspirés tout à la fois par Homère et par Eschyle, Achille est appelé à comparaître devant un tribunal conçu sur le modèle d'une *quaestio* typiquement romaine ; et la *peruicacia*, c'est-à-dire la volonté de vaincre et par les armes et par la parole persuasive, qu'il affirme haut et fort en rejetant orgueilleusement la *pertinacia*, attitude de l'homme de troupe, le désigne à l'évidence comme le héros parfait mais aussi comme le représentant de l'idéal civique des Romains (cf. H. Zehnacker, « Le personnage d'Achille dans les *Myrmidons* d'Accius », p. 319-335). Il n'est pas jusqu'à la réinterprétation accienne des personnages féminins qui ne reflète des usages ou des dispositions d'esprit conformes à la mentalité romaine : le courage d'Andromède, le dévouement d'Alceste, la fidélité sans faille de Déidamie (?) dans *Néoptolème*, les circonstances atténuantes dont bénéficie Clytemnestre sont autant d'éléments qui concourent à offrir sur la scène le portrait de la matrone romaine irréprochable (cf. Niall W. Slater, « Some Accian Women », p. 289-303, et G. Aricio, « Accio e il mito dei Pelopidi : Clytaemnestra e Aegisthus », p. 12-13).

Influencé par la mentalité romaine de son entourage, Accius a su néanmoins donner à ses drames une dimension plus générale à partir de débats philosophiques et moraux, certes ancrés dans l'actualité du moment, mais aussi porteurs de vérités intemporelles. Ainsi en est-il de la question du juste et de l'injuste, du poids de la responsabilité individuelle face au destin (cf. Jacqueline Dangel, « Accius et l'altérité... », p. 112 sq.), des réflexions sur la tyrannie ou sur l'art de gouverner (cf. Gianna Petrone, « L'*Atreo* di Accio e le passioni del potere », p. 245-253), du rapport de l'homme à la divinité à un moment où la pensée grecque, désormais intégrée dans la religion romaine, pouvait conduire à une attitude critique, comparable à celle d'Euripide (cf. Y. Lehmann, « Théonymie latine et théologie grecque à Rome, de Livius Andronicus à Accius », p. 199-206, et J. Rüpke, « Accius als Theologe », p. 255-270).

De fait, l'affirmation d'une romanité conforme à l'idéologie dominante n'exclut pas chez Accius l'irrésistible fascination exercée par le monde gréco-oriental. Et, si l'*Oenomaus* peut apparaître comme une subtile mise en garde contre les dangers représentés par les richesses de l'Asie, à un moment où la politique expansionniste romaine risquait d'ébranler les fondements de l'austère *mos maiorum* (cf. Beatrice Baldarelli, « Enomao, il re povero ? », p. 63-78), Accius n'hésite pas à puiser sans réserve dans les trésors culturels de la Grèce et de Pergame pour élaborer une esthétique personnelle placée au service du *docere* et du *mouere* (cf. W. Stockert, « Römisches in Accius' *Telephus* »). A cet égard, les « osservazioni sul *Brutus* di Accio » de L. Castagna (p. 79-103) nous évitent, fort heureusement, de nous polariser sur une lecture exclusivement politique et nécessairement réductrice du théâtre d'Accius pour restituer au poète sa juste place et sa pleine dimension. Au reste, que la création littéraire ait été sa préoccupation première nous est confirmé par le choix de certains sujets susceptibles de donner lieu à une double lecture :

politique, mais aussi littéraire de certaines pièces. Significatif à cet égard est le rôle assigné à Evandre dans *Atrée* (cf. R. Hartkamp, « Evander im *Atreus* », p. 161-172) : héros fondateur, il est aussi l'inventeur de l'alphabet et, à l'instar d'Accius versé dans l'orthographe, législateur du langage. Dans le même ordre d'idées, les *Bacchantes*, reflet des préoccupations cultuelles du moment, traduisent probablement l'attention apportée par Accius au théâtre des origines, lié aux fêtes célébrées en l'honneur de Dionysos, d'après la *Poétique* d'Aristote (cf. B. Zimmermann, « Accius' u. Euripides' *Bakchen* », p. 337-343). Bien plus, l'œuvre du poète et les centres d'intérêt du philologue sont résolument complémentaires chez Accius, comme en témoigne son aptitude à calquer ou à translittérer des mots latins à partir de mot grecs (cf. A. Bagordo, « Dichtung u. Philologie bei Accius am Beispiel seiner Gräzismen u. Calquen », p. 39-49), comme en témoigne aussi sa capacité à disserter sur les *differentiae uerborum* en se référant au lexique grec : la distinction subtile opérée entre *animus* et *anima* correspond ainsi à la nuance sémantique qui sépare νοῦς de ψυχή (cf. A. La Penna, « Scene e motivi negli *Epigoni* e nell'*Alphesiboea* di Accio », p. 177-179). Mais en dépit d'une tendance à helléniser l'orthographe et la sémantique du vocabulaire latin, Accius opte pour un style délibérément italique, capable d'émouvoir et de surprendre le spectateur par l'intensité de ses effets pathétiques et le pouvoir de suggestion de ses images. De plus, si prompt à puiser ses sujets dans la mythologie grecque, Accius dramaturge n'a cependant pas hésité à remanier en profondeur les règles de la tragédie, codifiées par Aristote, pour aboutir à un genre qui allie à la tragédie l'histoire et l'épopée (cf. J. Dangel, « Accius et l'altérité... », p. 121-125). Or ces choix esthétiques, affirmés avec d'autant plus de force qu'Accius était le Président du Collège des Poètes, devaient lui valoir les sarcasmes de Lucilius, motivés par des raisons personnelles et politiques, mais surtout par des considérations littéraires (cf. Stefan Faller, « Accius in der Kritik des Lucilius », p. 156-158). Quoi qu'il en soit, les attaques du poète satirique contre Accius ne font que souligner davantage l'importance de la personnalité de ce dernier et le rôle éminent qu'il joua dans la vie culturelle de son temps.

C'est pourquoi l'état fragmentaire du corpus accien ne doit pas nous conduire à minorer l'impact de tragédies issues de la tradition gréco-hellénistique, mais conçues pour agir sur des spectateurs romains. Et si la reconstruction des pièces, l'ordonnancement des répliques, l'identification et l'interprétation des fragments continuent à susciter interrogations et hypothèses, cela tient sans doute à l'ambivalence de certains passages susceptibles de recevoir une lecture plurielle. Signalons néanmoins, à titre d'exemple, la remarquable démonstration de L. Castagna (« Osservazioni sul *Brutus* di Accio », p. 91-95) à propos du fr. V, trag 675D du *Brutus*, qui rend à Accius et ôte à Cassius — nom auctorial qui résulte d'une correction abusive de *Acsius* cité par Varron en *LL* 6, 7 et *LL* 7, 72 — ce qui est à Accius, c'est-à-dire le fameux passage où Lucrèce signale l'irruption nocturne intempestive du fils de Tarquin le Superbe dans sa demeure et contribue ainsi à noircir le portrait du tyran esquissé dans la pièce. D'autres problèmes textuels ont été pris en considération, qui témoignent de l'intérêt du colloque de Fribourg pour la vitalité des études acciennes. Mais surtout, la minutie des analyses de détail et la multiplicité des points de vue permettent d'apprécier avec justesse la finesse des allusions, la richesse des suggestions et la force des convictions d'un auteur qui a su capter l'altérité de l'héritage grec pour contribuer à forger une identité romaine.

Instrument de travail précieux pour les chercheurs tant littéraires qu'historiens, le volume publié par Gesine Manuwald et Stefan Faller offre ainsi au lecteur tout à la fois le plaisir d'une promenade mythologique à travers l'œuvre d'Accius et l'utilité d'un éclairage sur l'actualité du moment. Le maniement de l'ouvrage est facilité par la présence d'un index des auteurs et des œuvres cités. De

plus, le système de référence aux fragments d'Accius renvoie aux éditions les plus récentes, auxquelles il est aisé de se reporter (et notamment à celle de Jacqueline Dangel dans la C.U.F.). On saluera par conséquent la parution d'un ouvrage — au demeurant typographiquement parfait — dont toutes les contributions, assorties d'une bibliographie sélective à jour, apportent chacune, qui sur un thème, qui sur une pièce, qui sur un personnage précis, des éléments parfois inattendus, fruits d'une analyse textuelle orientée par une problématique judicieusement choisie.

Aude Lehmann.

François Prost, *Les théories hellénistiques de la douleur* (Bibliothèque d'études classiques, 37) : Louvain-Paris-Dudley, MA, Peeters, 2004, 375 pages.

La question de la douleur est essentielle dans toutes les philosophies de la période hellénistique, mais l'auteur a choisi de ne traiter que de quatre écoles, en des exposés successifs regroupés deux à deux : les cyniques et Pyrrhon, puis Épicure et les stoïciens font l'objet d'études de dimensions d'ailleurs inégales, celle consacrés au stoïcisme étant de loin la plus longue. À la différence de l'académisme et de l'aristotélisme, délibérément laissés de côté, ces quatre écoles ont en commun leur caractère novateur en matière éthique, ainsi que leur effort pour sortir du dualisme âme-corps en rapportant à une nature unique tant la douleur elle-même que l'effort pour tenter d'en triompher. Le cynisme et le pyrrhonisme sont des mouvements marginaux, qui de façon semblable posent le problème de la douleur à la fois sur le plan théorique et sur le plan existentiel. Les cyniques inscrivent la question dans celle, globale, de la nature de l'homme ; et comme solution à la douleur, ils prônent le πόνος, qui permet en retrouvant la vie naturelle d'éliminer les douleurs inhérentes à la civilisation et d'apprendre à dominer les douleurs naturelles. Pyrrhon en revanche suit un parcours fondamentalement différent, construisant, à partir de l'idée métaphysique d'une réalité inessentielle et inconnaissable, une éthique de l'indifférence absolue. Épicure, à partir du constat hédoniste qui pose comme premiers la recherche du plaisir et l'évitement de la souffrance, prône, pour maîtriser la douleur, une double ascèse à la fois préventive et curative. Mais l'expérience de la douleur est aussi celle de la mort présente au sein même du vivant ; et, ici, c'est la composition physique de l'âme, avec 'l'élément sans nom', qui à la fois confère au sujet conscient une résistance à la dissolution mortifère et instaure la supériorité des plaisirs psychiques sur la douleur physique. Les stoïciens enfin inscrivent le problème de la douleur à la fois dans la rationalité cosmique et dans la psychologie humaine. Le sujet souffrant, lorsqu'il situe sa douleur au sein de la nature du monde et au sein de sa nature propre, l'une et l'autre rationnelles, découvre que la douleur physique fait partie des « indifférents » (notion complexe qui se nuance dès Zénon en « préférables » et « non-préférables »), tandis que la douleur morale est un mal éthique. Mais le problème est aussi traité à la lumière de la psychologie moniste des stoïciens, qui permet à la douleur-passion, en une analogie radicale, d'être conçue sur le modèle de la maladie physique.

L'étude de F. Prost est un travail de philosophie pure, et même de philosophie technique, posant des problèmes strictement théoriques, comme l'indique bien le titre. C'est un ouvrage d'une science impressionnante qui balaie un champ très large. La plupart des textes utilisés sont grecs et le monde de référence est surtout le monde grec ; néanmoins le champ chronologique (jusqu'au 1er s. av. J.C.) et le mode de transmission de ces doctrines, connues en bonne partie à travers leurs véhicules

latins, font que sont largement considérés, et avec beaucoup d'estime, les penseurs proprement romains, Lucrèce, Cicéron et Sénèque. Une attention toute particulière est portée à Cicéron, avec une quinzaine de pages consacrées à la quatrième *Tusculane* : l'Arpinate, en qui on a vu trop facilement, selon une jolie formule, un « philosophe du dimanche » (p. 339), reçoit ainsi sa juste place. Quant au principe structurel de l'ouvrage, qui consiste à traiter des quatre doctrines retenues de façon successive, il aurait pu faire craindre une linéarité excessive, voire un fractionnement de la pensée hellénistique. Il n'en est rien, bien au contraire. En introduction des chapitres, chaque système est situé par rapport aux autres : par exemple la p. 81 avertit de la parenté profonde qui unit le cynisme et le pyrrhonisme, par delà l'évidence première de leur contraste ; p. 193 sont résumés brièvement mais de façon éclairante les parallélismes et les antagonismes théoriques qui caractérisent les démarches épicuriennes et stoïciennes. Et, bien entendu, ces rapports sont détaillés de façon plus explicite au sein du chapitre, et les influences réciproques sont mises en évidence : ainsi celle du sensualisme cynique sur le rationalisme stoïcien, certes déjà connue, mais précisée et affinée ici. À l'intérieur de chaque chapitre, le problème de la douleur est posé non seulement en fonction des données fondamentales du système considéré, mais aussi, avec une visée plus large, par rapport aux antécédents de celui-ci : par exemple, dans l'étude consacrée au cynisme, il est bien montré tout ce que le traitement de la douleur doit non seulement à l'inspiration socratique, mais aussi à la sophistique. Cela aboutit, sinon à une réhabilitation — le mot serait trop fort —, du moins à une évaluation plus perpicace et par là plus favorable de certaines pensées et de certains apports. Un seul exemple : F. Prost confirme les exigences et la qualité de l'ascèse cynique, qui vont bien au-delà du folklore contestataire par lequel cette secte est trop facilement caractérisée.

Une autre des vertus de cet livre est sa clarté, qui tient d'abord à des qualités de présentation. Alors qu'il s'agit d'un ouvrage d'un savoir et d'une technicité très grands, l'exposé est toujours limpide et accessible grâce à un style clair et agréable, dépourvu de tout jargon. Par ailleurs l'auteur a eu la prévenance de prévoir une introduction explicite et surtout une longue conclusion-bilan par laquelle on gagnera même, paradoxalement, à commencer la lecture. Les chapitres eux-mêmes offrent des introductions et des conclusions partielles, bien commodes pour se repérer. Mais surtout F. Prost possède cet art des synthèses à la fois énergiques et nuancées qui signale une science dominée. À partir du centre de gravité qu'est le problème de la douleur, il dégage, pour les quatre doctrines étudiées, une construction forte dans laquelle les fondements éthiques sont mis en perspective. Aussi son étude déborde-t-elle la question spécifique délimitée par le titre, et elle peut être consultée sans crainte par tout antiquisant de bonne volonté, même non spécialiste de philosophie antique, qui désirerait approfondir ses connaissances sur les grands systèmes éthiques de l'époque hellénistique. Notre seul regret est que les citations ne soient données qu'en traduction, alors qu'il s'agit de textes d'accès parfois malaisé, qu'il ne sera pas commode pour le lecteur d'aller contrôler. La bibliographie est considérable ; elle accorde une très large place aux ouvrages anglais, beaucoup moins à la bibliographie de langue allemande ; il aurait été utile aussi de citer les éditions des principaux textes antiques utilisés. Mais ce sont des remarques tout a fait mineures au regard de la très grande qualité de cet ouvrage.

Mireille Armisen-Marchetti.

Le Jardin romain. Épicurisme et poésie à Rome. Mélanges offerts à Mayotte Bollack, textes réunis par Annick Monet : Lille, Presses de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2003, 376 pages.

Les études épicuriennes sont scandées depuis vingt-cinq ans par la publication d'ouvrages offrant une synthèse des résultats et présentant un état de la question : les Actes du congrès Budé de 1968 constituent un point de départ évident, et cette dynamique qui s'est accélérée dans les années 1990 doit beaucoup aux travaux du centre de recherches de Naples fondé en 1970 par le regretté Professeur M. Gigante, qui a d'ailleurs signé la préface de ces Mélanges. *Le Jardin romain*, qui s'inscrit dans le prolongement du colloque consacré à Philodème et à Lucrèce, tenu à Lille en septembre 2000, est l'une des dernières parutions concernant l'épicurisme à Rome, et, ne serait-ce que pour cette raison, il devrait s'avérer indispensable à quiconque s'intéresse à la question. Dix-neuf textes ont été réunis par A. Monet : les auteurs sont des collègues lillois de M. Bollack, comme de coutume pour des Mélanges, mais on trouve aussi beaucoup d'autres universitaires ayant écrit, en France et ailleurs, sur la philosophie antique. L'ensemble a été réparti en cinq parties : la première est consacrée au « cadre politico-culturel », puis il s'agit de replacer Lucrèce et Philodème par rapport à leurs prédécesseurs. Les cinq contributions suivantes ont pour objet la poétique épicurienne, tandis que la fin de l'ouvrage comporte d'une part des réflexions sur la postérité de Lucrèce, d'autre part des « lectures » ou contributions centrées autour de l'étude d'un texte.

Après un avant-propos d'A. Monet introduisant les différents thèmes retenus pour l'architecture de cet ouvrage, le *Jardin romain* s'ouvre sur une contribution de M. le Professeur M. Gigante centrée sur la place de Philodème à Rome à la fin de la République : il revient tout d'abord sur les portraits du poète que l'on trouve chez Cicéron, puis s'intéresse à son influence sur Catulle. Enfin, il se penche sur la question des parallélismes et oppositions entre Lucrèce et Philodème. Lucrèce fournit également à L. Canfora (« La première réception de Lucrèce à Rome », p. 43-50) le sujet de sa contribution : après avoir évoqué les allusions au poète et à son enseignement chez Cicéron, il revient sur la question de la diffusion de l'épicurisme à Rome à la fin de la République. C. Lévy commente ensuite la contribution de L. Canfora brièvement, mais toujours aussi brillamment (p. 51-55), en contestant certains détails, comme les dates de la biographie d'Amafinius, et en soulignant le succès paradoxal de l'épicurisme. A. Schiesaro (« Rhétorique, politique et *didaxis* chez Lucrèce », p. 57-75) se propose d'étudier la place du Droit chez Lucrèce : tout d'abord dans la pensée avec les thèmes essentiels du contrat et de la loi et des rapprochements avec les grands juristes romains comme Q. Mucius Scaeuola et S. Sulpicius Rufus, puis dans le vocabulaire du *De rerum natura*. Ce faisant, il se replace dans la continuité de l'article de H. S. Davies (« Notes on Lucretius », *The Criterion*, 11, 1931, p. 25-42). On regrettera quelques maladresses dans la traduction de sa contribution et un certain nombre de coquilles, qui n'ôtent cependant rien à l'intérêt de cette contribution. La suivante, que l'on doit à M. Capasso (« Filodemo e Lucrezio : due intellettuali nel *patriai tempus iniquum* », p. 77-107), est une des plus intéressantes à nos yeux : en effet, on trouve en général dans les publications consacrées à l'épicurisme (voir ainsi Algra, K. A., Koene, M. H. & Schrijvers, P. H. edd., *Lucretius and his Intellectual Background*, Amsterdam, 1997) presque toujours le point de vue du savant norvégien K. Kleve, qui, comme on le sait, est persuadé de la présence du *DRN* dans la bibliothèque d'Herculanum et s'attache maintenant à prouver que l'écriture du papyrus montre en quelle estime le poète romain était tenu dans ce cénacle. Or l'immense avantage

du *Jardin romain* est de donner la parole à un savant, spécialiste lui aussi des papyri d'Herculanum, qui conteste ces conclusions avec documents à l'appui. On nous permettra de nous ranger à son avis, en l'absence de toute preuve définitive et indiscutable de la présence du *DRN*. D. Delattre, dans le rôle du modérateur, conclut diplomatiquement sur la fragilité des affirmations de K. Kleve en proposant d'attendre le résultat de ses dernières recherches. L'agréable et solide contribution de S. Luciani (« Philodème et la 'réhabilitation' de Démocrite dans l'épicurisme », p. 119-135) revient sur la place de Démocrite chez Epicure à travers les œuvres de Lucrèce et de Philodème : elle démontre que ce dernier fut plus respectueux du grand ancêtre que le poète romain, en se servant de trois exemples. Elle s'appuie tout d'abord sur un fragment du *De pietate* de Philodème portant sur la naissance de la religion, puis sur le *De musica*, et enfin sur un passage du *De morte* consacré à la crainte de la mort. G. Arrighetti (« L'épicurisme de Philodème et de Lucrèce face aux théories littéraires hellénistiques : quelques problèmes », p. 137-146) propose une réflexion sur la place de la poésie dans la doctrine épicurienne, en commençant par le rejet d'Epicure, puis en étudiant la position de Philodème par rapport aux critiques littéraires hellénistiques, enfin en revenant sur le choix lucrétien d'une forme poétique pour son exposé de la physique épicurienne. M. Erler (« *Exempla amoris*. Der epikureische Epilogismos als philosophischer Hintergrund der Diatribe gegen die Liebe in Lukrez *De rerum natura* », p. 147-162) consacre sa contribution à l'emploi d'exemples tirés de la littérature pour combattre les passions de l'âme. Il montre l'importance du concept d'*epilogismos*, employé d'abord dans le domaine de la théorie de la connaissance, mais également dans celui de l'art de vivre, à l'aide du passage du livre IV du *De rerum natura* sur l'amour.

Parmi les textes suivants, consacrés à la « parole poétique », l'on trouvera en premier la réflexion de C. Auvray-Assayas (« Lucrèce et Cicéron sur la poétique de la traduction : note au *De rerum natura* I, 116-145/I, 921-950 », p. 165-169) sur la place d'Ennius dans le *DRN* et sur le vocabulaire latin de la traduction. A. Gigandet (« Lucrèce : tradition poétique et combat éthique », p. 171-182) revient sur le choix lucrétien d'une forme poétique, mais en mettant l'accent sur son originalité et sa lutte contre le sacré. D. Clay (« Lucretius'Honeyed Muse : the History and Meaning of a Simile », p. 183-196) s'intéresse à l'évolution du cliché que représente l'évocation du miel en poésie, de Platon à Pausanias, en passant par Aristophane. Il met l'accent sur les théories de Gorgias et la réponse platonicienne, avant d'en venir aux épicuriens Philodème et Lucrèce. J.I. Porter (« Lucretius and the Poetics of Void », p. 197-226) consacre sa longue contribution au vide et au vocabulaire employé par Lucrèce pour décrire ce qui apparaît comme une notion centrale de l'enseignement épicurien, depuis la fameuse question d'Épicure à son maître sur ce qui existait avant le chaos décrit par Hésiode. I. Dionigi (« Lucrezio ovvero la grammatica del cosmo », p. 227-232) s'intéresse aux parallélismes qui existent entre la représentation du monde atomistique de Lucrèce et sa conception de l'écriture.

La quatrième partie s'ouvre avec l'analyse très fine et très agréable à lire de J. Fabre-Serris (« Le *De rerum natura* et la poésie pastorale hellénistique. Sur le rôle joué par Lucrèce dans la réception de la poésie grecque à Rome », p. 235-246) : l'auteur s'intéresse à la position d'intermédiaire de Lucrèce entre la poésie pastorale hellénistique et les poètes latins augustéens. Elle montre tout d'abord comment Lucrèce nourrit sa description de la naissance de la musique de termes empruntés à la pastorale grecque, puis met en lumière les emprunts de Tibulle (II, 3), de Properce (III, 13), de Virgile (*Buc.* 2, 10), avec un jeu d'oppositions entre ce dernier et Tibulle à travers la réutilisation du *De rerum natura*. R. Chambert

(« L'influence de Lucrèce sur les poèmes de jeunesse de Virgile », p. 247-264) nous offre une très intéressante réflexion sur l'évolution de Virgile : si ses premiers poèmes ne sont guère influencés par l'épicurisme, en revanche on constate un changement avec la peinture de la passion de Scylla dans la *Ciris*, ainsi que le tableau du bonheur champêtre. La place accordée aux dieux et au merveilleux révèle également une influence épicurienne. La dernière contribution nous mène à une époque plus proche de la nôtre : D. Thouard (« Kant et Lucrèce », p. 265-280) met en lumière l'influence du poète romain sur le philosophe allemand. Son exposé très clair et très érudit révèle aux non-spécialistes de philosophie allemande que nous sommes l'intérêt de Kant pour Lucrèce dès ses années d'étude, puis l'influence grandissante de l'épicurisme sur le système philosophique kantien. La dernière partie du *Jardin romain* ne se prête guère à une tentative de résumé : il s'agit de « lectures », concernant un extrait du *DRN* (V, 432-470) sous la houlette de J. Kany-Turpin (p. 283-301), puis certains poèmes de Philodème sous la direction successivement de J. Hammerstaedt (p. 303-317) et de A. Monet (p. 319-334).

On l'aura constaté, cet ouvrage offre un très riche contenu, très divers aussi par les orientations retenues : à côté des questions désormais classiques sur le choix lucrétien de la forme poétique, ou les relations qui pouvaient exister entre le poète romain et Philodème, on trouve également des contributions centrées sur l'étude du vocabulaire lucrétien et des analyses littéraires concernant son influence sur les poètes latins. On saluera la présence à la fin de cet ouvrage d'une bibliographie centrée sur l'épicurisme et plusieurs *indices*.

Yasmina Benferhat.

John Godwin, *Lucretius*, coll. Ancients in Action : Londres, Bristol Classical Press, 2004,141 pages, 1 index.

John Godwin est un spécialiste de Lucrèce : il a déjà édité, traduit et commenté les chants IV et VI du *De rerum natura* et publié un recueil d'extraits commentés (*Lucretius : Selections from the De rerum natura*, Londres, 2000). Dans ce nouvel ouvrage dédié au regretté Don Fowler, il propose une présentation générale de Lucrèce et de son œuvre. Ce petit volume, d'une lecture aisée, a été volontairement expurgé de toute référence critique afin de satisfaire aux exigences de la nouvelle collection *Ancients in Action*, dont l'objectif est de faire connaître à un large public les grandes figures de l'Antiquité.

John Godwin présente d'abord les sources de Lucrèce et la doctrine épicurienne dans un chapitre intitulé « L'écrivain et son univers » : après avoir passé rapidement en revue les prédécesseurs d'Epicure, l'auteur expose les fondements de sa doctrine, dont il met en avant la modernité. Au plan éthique, celle-ci se traduit par une remise en question de l'autorité et une valorisation de l'individu aux dépens de la cité, tandis que les découvertes de la physique quantique viennent confirmer l'intuition épicurienne d'une indétermination au niveau atomique. Le chapitre se clôt sur la question de la réception de l'épicurisme à Rome, sur le contexte politique et culturel du *De rerum natura* et sur quelques considérations biographiques concernant Epicure, Lucrèce et Memmius, le dédicataire du poème. Dans le deuxième chapitre, centré sur l'œuvre elle-même, John Godwin évoque brièvement la problématique liée à la forme poétique : statut de la poésie didactique à Rome, goûts du public cultivé auquel s'adresse Lucrèce, méfiance d'Epicure à l'égard de la poésie. Suivent quelques remarques sur le style et sur les effets

poétiques permis par la langue et la métrique latines. Ensuite, après avoir résumé le poème, l'auteur analyse l'argumentation mise en œuvre, soulignant l'importance du *modus tollens* et du raisonnement par analogie ainsi que la place accordée aux émotions. Une étude textuelle (V, 195-239) permet de donner au lecteur une idée précise des procédés lucrétiens. Le troisième chapitre — de loin le plus intéressant — vise à montrer le rôle du théâtre dans la poétique lucrétienne : comédie et tragédie offrent non seulement un langage et un ensemble d'images fort efficaces, mais encore un réservoir de personnages et de thèmes bien connus des lecteurs romains. Mais le théâtre fournit surtout au poète « un paradigme éthique illustrant la sagesse d'une appréciation sereine du monde » et la lucidité du sage, qui ôte les masques pour percevoir le spectacle de l'univers. Pour finir, John Godwin s'intéresse à ce qu'il nomme le « naturalisme » de Lucrèce, c'est-à-dire « son souhait de recréer le monde par les mots et de convaincre le lecteur que sa peinture est un portrait fidèle du monde tel qu'il est » (p. 123). Dans cette perspective, il propose une étude stylistique du finale (VI, 1199-1212) consacré à la peste d'Athènes.

Cet opuscule a le mérite d'offrir aux non-spécialistes de multiples et diverses approches du poème. De ce point de vue, les précisions d'ordre historique sur les troubles politiques et les conditions de vie à la fin de la République (p. 34-42), les mises au point sur le système de versification latine et sur les procédés littéraires (p. 56-60) et les études de textes sont précieuses. En revanche, le lecteur se trouve dérouté par le plan d'ensemble, dont la progression n'apparaît pas clairement et qui donne lieu à des redites (cf. p. 21 et 68 à propos du *modus tollens*). De plus, certaines erreurs ou approximations sont regrettables, même — et peut-être surtout — dans un ouvrage de vulgarisation : contrairement à ce qu'affirme l'auteur, qui véhicule une catégorisation erronée (p. 15), Démocrite, contemporain de Socrate, n'est pas un philosophe présocratique. En outre, s'il est vrai que la prise en compte du paradoxe de Zénon a conduit Épicure à postuler l'indivisibilité des atomes, onne peut dire que l'addition infinie 1/2 + 1/4 + 1/8 + 1/16 ... « produit un total toujours inférieur à un » (p. 20), puisqu'il est aisé de démontrer que le résultat correspond justement à une unité.

L'impression ultime qui se dégage de cette lecture est donc assez contrastée : John Godwin analyse assurément avec clarté et pertinence les procédés argumentatifs lucrétiens, il propose d'éclairants parallèles avec la littérature et les sciences modernes, mais il n'a malheureusement pas toujours su, notamment dans les pages qui concernent les sources (p. 13-20), trouver la juste mesure entre exigence scientifique et souci de simplification.

Sabine Luciani.

Nino Marinone, *Cronologia Ciceroniana*. Seconda edizione aggiornata e corretta con una nuova versione interattiva in CD-rom a cura di Ermano Malaspina (Roma, Centro di Studi Ciceroniani) : Bologne, Pàtron Editore, 2004, 518 pages.

Six ans après la première édition de ce précieux ouvrage, en voici la seconde édition. Comme la première n'avait pas — semble-t-il — fait l'objet d'une recension dans la *R.E.L.*, nous ferons un compte-rendu aussi complet que possible de cette nouvelle édition, qui diffère peu de la première, sinon par un *aggiornamento* de la bibliographie et par quelques compléments (p. 490-515), ainsi que — nous en reparlerons *infra* — par la présence d'un cd-rom adjoint à l'édition papier et vendu avec elle.

Un tel livre n'était réalisable que parce que Cicéron est l'un des auteurs anciens dont nous connaissons le mieux la vie, de la manière la plus détaillée, grâce notamment à sa Correspondance. D'où le projet, initié par Italo LANA et réalisé par Nino MARINONE, d'une chronologie cicéronienne, organisée autour de trois questions : *quid*, *ubi* et *quando*. L'ouvrage commence par un répertoire rapide récapitulant trois rubriques : A/ vie publique et privée de Cicéron, comprenant les relations avec ses proches et avec différents personnages ; B/ activité politique, du forum et littéraire (= œuvres) ; C/ épistolaire. Suit le développement proprement dit (p. 51-288), sous la forme d'une chronologie, année par année, des activités de Cicéron, avec, pour chaque année, rangées selon les critères A/B/C, les références à Cicéron, aux auteurs anciens et à la critique moderne depuis le milieu du XIX^e^ siècle. Comme attendu, la première mention au B intervient en 81 (*pro Quinctio*) et celle à C en 68 (*Att.* I, 6). Vient ensuite (p. 289-461) un précieux calendrier, avec notamment les correspondances astronomiques des années 70 à 44 selon les différents systèmes (LeVerrier, Matzat,...) et avec le calendrier pré-julien jusqu'au 1^er^ mars 45. La bibliographie, suivie des compléments (dont nous avons parlé), achève l'ouvrage.

La difficulté, dans un tel livre, était de cerner au plus près, en les distinguant, ce qui était sûr, ce qui était probable, ce qui était plausible et ce qui était douteux, tant dans les faits que dans les œuvres. L'auteur, qui fait preuve d'une honnêteté scrupuleuse en taisant ses préférences personnelles, s'en tire avec succès, en ne célant jamais les problèmes : points d'interrogation et mentions des divergences des sources et des critiques permettent au lecteur de faire facilement le tri. Il y est aidé par une bibliographie centrée exclusivement sur les problèmes de datation, d'attribution et sur les éditions de textes. On peut seulement regretter que, par un scrupule exagéré, E. MALASPINA n'ait pas jugé bon d'introduire dans le corps de l'œuvre de son prédécesseur les ajouts et corrections opérés et qu'il ait préféré les rejeter en fin d'ouvrage, brouillant ainsi quelque peu la commodité de lecture de l'ensemble : par une simple astuce typographique, il n'aurait pas été difficile de les intégrer au corps de l'ouvrage.

Mais il est vrai que cet inconvénient disparaît dès lors qu'on utilise l'admirable instrument informatisé mis à la disposition du lecteur en même temps que le tirage papier. Comme le dit E. MALASPINA, à qui nous le devons, au *quid*, *ubi* et *quando* de la version écrite, la version interactive a permis d'ajouter le *quis* (sous la forme d'un répertoire prosopographique construit sur les mêmes principes : dates, références à l'œuvre de Cicéron, aux auteurs anciens, aux critiques modernes), le *quibus auxiliis*, le *cur* et le *quomodo* (sous la forme de *files* sur les événements de la vie de Cicéron, sur l'actualité politique de l'année et sur les œuvres de l'Arpinate, obtenus par liens en cliquant sur les mots-clés) — le tout évidemment assorti de l'appareil bibliographique. Le CD-rom est en italien, comme l'ouvrage, mais il propose, en plus, une transcription allemande de ses rubriques. D'une grande facilité d'utilisation, le CD-rom peut être utilisé tel quel ou installé — ce qui permet de le mettre alors en réseau avec des sites internet. La seule faiblesse consiste dans la transcription des lettres grecques — éternel casse-tête en informatique —, qui est à peine lisible tant tout y est déformé. Malgré ce léger inconvénient, il ne fait pas de doute que bon nombre de chercheurs préfèreront rapidement utiliser la version informatique, infiniment plus souple et plus commode que la version papier.

Mais ce qui est sûr, c'est que tous remercieront vivement le Centro di Studi Ciceroniani a Roma d'avoir offert à la communauté scientifique internationale un instrument de travail aussi merveilleux. Aucun cicéronien, aucun historien du dernier siècle de la République, aucun spécialiste de César ne pourront désormais se passer de cet instrument, véritable « troisième dimension » de la recherche. Et

l'on se prend à rêver que les autres « grands » — nous pensons notamment aux historiens latins à corpus étendu (le corpus césarien, Tite-Live, Tacite...) — à leur tour connaissent le même traitement de leurs œuvres : on imagine les services que rendrait, par exemple, une chronologie de l'œuvre livienne, complétée par les références aux autres auteurs anciens et par une bibliographie moderne relative aux événements narrés ! Quel beau et utile travail pour une équipe de recherche !

Paul M. Martin.

John Dugan, *Making a New Man. Ciceronian self-fashioning in the rhetorical works* : Oxford & New York, Oxford University Press, 2005, 388 pages.

Comment fait-on, quand on est un *homo nouus*, pour s'imposer dans une société qui d'une manière générale privilégie, dans tous les domaines, ceux qui « ont des ancêtres » ? Confronté à ce problème, Cicéron, au fil de ses différents traités de rhétorique, va tenter d'abord de se placer sous le patronage de grandes figures de l'art de la parole, qui vont lui servir de *gens* intellectuelle prestigieuse, puis, très vite, va se poser en *leader* de la vie culturelle romaine, afin d'affimer par là une *auctoritas* d'ordinaire donnée ou obtenue par la naissance, la politique ou les faits d'armes. Telle est la thèse longuement défendue et argumentée par l'auteur, dans un livre fouillé et dense, malgré quelques redites, autant qu'intelligent et original, malgré quelques outrances.

J. Dugan retrace les étapes de cette « auto-statufication » — si l'on nous passe cet affreux néologisme — au long de quatre chapitres, qui suivent la chronologie cicéronienne. Le premier examine, non un ouvrage de rhétorique, mais deux discours. Le lecteur y reconnaîtra une version remaniée du gros article paru en 2001 dans *ClAnt* 20 sous le même titre : « *Epideixis*, Textuality and Self-fashioning in the *Pro Archia* and *In Pisonem* ». Le *Pro Archia* apparaît à l'auteur comme la première tentative de construction de soi-même par Cicéron : sa louange de l'activité littéraire — venant de quelqu'un qui attendait d'Archias qu'il chante son consulat —, sa défense de la *ciuitas* d'un poète — lui qui venait de faire exécuter des *ciues Romani* —, la manière qu'il a d'appeler auprès de lui les grands noms de la littérature grecque et latine en une sorte de « pre-mortem *laudatio funebris* » (comme le dit joliment l'auteur), tout concourt à asseoir l'*auctoritas* du consul de 63, à créer son *imago*. Il est vrai que ni Archias, ni Lucceius n'écriront la *laus* souhaitée, et qu'au contraire Cicéron devra se défendre... en attaquant Pison, le clown indigne de ses *imagines*, l'homme qui doit tout à son nom, faux consul et anti-Cicéron, sur qui il concentre ses coups, faute de pouvoir les diriger sur les vrais responsables de son exil : les « dynastes » César et Pompée.

Le second chapitre est consacré au *De Oratore*, défini comme le traité de l'orateur idéal. J. Dugan montre comment, par un subtil jeu de cache-cache, Cicéron est à la fois absent du dialogue — il n'est pas l'un des personnages — et perpétuellement présent, mais où ? Dans le personnage de Crassus, son « ancêtre » spirituel, comme on pense communément ? Julius Caesar Strabo, si secondaire que soit son personnage, apparaît bien plus, selon l'auteur, comme le porte-parole de l'esthétique cicéronienne. Cicéron a mis en scène son dialogue comme au théâtre, en respectant la vraisemblance historique, en arrangeant les entrées et les sorties des personnages. Nous sommes toujours dans les *imagines*, sans qu'on sache bien si ce sont celles de l'atrium des grandes familles ou bien les masques de théâtre. Cicéron, par personnage interposé, nie que Strabon, malgré son jeu théâtral, ait fait

offense au *decorum*. La question est d'importance, car Cicéron avait été accusé lui aussi d'y manquer, d'être un *scurra consularis*, voire — suprême injure — d'avoir une éloquence efféminée, émasculée. Sa défense de Strabon — fût-ce au prix de quelques atténuations de la personnalité atypique du personnage — est donc avant tout défense de lui-même. Manque-t-on à l'exigence de *decorum* quand on n'a pas le style épuré et guindé des Atticistes ? Cicéron, comme déjà la *Rhétorique à Herennius*, répond qu'une certaine théâtralité dans l'*actio* n'est pas interdite, à condition que l'orateur soit « acteur du vrai », contrairement à l'histrion ; entre les outrances « théâtreuses » de Servius Galba et la raideur glacée de Rutilius Rufus, il y a place pour l'humour, pour une gestuelle mesurée, pour les tropes, dans le double sens physique et rhétorique du terme, bref, pour tout ce qui aide à rendre inséparables *res* et *uerba*. Écrit peu avant la disparition d'Hortensius, dont Crassus annonce qu'il va approcher de plus près l'idéal de l'orateur, le dialogue se veut une attente de son successeur. Le lecteur de Cicéron n'a pas de mal à suivre son regard...

Le troisième chapitre, réservé au *Brutus*, que l'auteur définit comme un « hybride » — une histoire littéraire qui prend la forme d'un dialogue philosophique, et sur lequel se greffe en plus une *laudatio funebris* de l'art oratoire —, montre comment ce dialogue est largement, pour Cicéron, une revanche contre les paradoxes et les caprices de l'histoire. Le lien avec le dialogue précédent est rendu évident par la méditation initiale sur la mort d'Hortensius. Non dépourvu de significations politiques, le dialogue, écrit sous la dictature de César, est truffé d'intertextes césariens : non seulement il y apparaît clairement que la rhétorique n'est pas morte de mort naturelle, mais qu'elle a été assassinée par César, mais encore l'affirmation que la pure *latinitas* est affaire de *consuetudo*, non un effort de *ratio*, est évidemment une réponse à la thèse grammaticale de César dans le *De analogia*, comme la défense de la prose ornée est une réplique au style simple et sans ornement de la prose césarienne. J. Dugan consacre d'autre part un intéressant développement au dialogue entre Atticus et Cicéron sur l'histoire. Mais la partie la plus originale de ce chapitre est sans doute celle où l'auteur analyse l'ironie — ou plutôt *les* ironies — du *Brutus* : ironie moqueuse d'Atticus à l'égard de l'« historiomania » de Cicéron, de sa manière « an-historique » de comparer les orateurs de différentes époques, ironie de Cicéron quand il refuse de parler des orateurs vivants, à plus forte raison de lui-même... alors que le dialogue est le premier exemple conservé d'autobiographie, à travers l'évocation par Cicéron des étapes de sa carrière politico-littéraire. Le « tombeau » d'Hortensius, de son *ingenium* si grand qu'il s'est développé finalement aux dépens de son *industria*, ouvre une autobiographie d'où il ressort que, peut-être moins doué au départ, Cicéron, obligé à des efforts constants, n'a pas eu la tentation, lui, de céder à la facilité. Il en ressort la conclusion évidente, pour le lecteur, de la supériorité de Cicéron sur son maître. Hortensius disparu, le flambeau de maintenir l'éloquence passe à Cicéron — tâche particulièrement ardue sous César ! À son tour, Cicéron devra donc former son successeur, à savoir Brutus. Le problème, comme chacun sait, est que les deux hommes n'adhéraient pas à la même esthétique oratoire et que les temps ne se prêtaient guère à une nouvelle floraison de l'éloquence. Le *Brutus*, de ce point de vue, apparaît comme une tentative de séduction de Brutus, l'éloge de la *uirtus* servant à Cicéron de prétexte à la fois à encenser le jeune homme et sans doute aussi à le motiver politiquement.

L'*Orator*, à qui est consacré le dernier chapitre, façonne le sublime cicéronien. Au-delà de la réplique aux critiques des Atticistes contre la prose rythmique et ornée, le traité explore l'éloquence comme phénomène en soi, à travers une délicate négociation entre les conceptions de l'éloquence selon Démosthène et selon Isocrate, pour déboucher sur la notion de sublime. Après la recherche de l'orateur

idéal, voici la quête de l'idéal oratoire. Il s'agit de convaincre Brutus de la supériorité de la *copia* sur l'Atticisme. Un remarquable développement de J. Dugan met en valeur l'omniprésence de la métaphore du corps humain dans le livre : sans *copia*, l'éloquence est exsangue, voire mutilée, incapable d'atteindre ce sublime qui est à l'esprit ce que l'harmonie de l'athlète est au corps. Remarquable aussi le développement sur Cicéron se posant, en partie grâce à l'effort d'avoir publié ses discours après les avoir prononcés, en nouveau Démosthène... et y réussissant, comme le montre la lecture de Quintilien, du Ps. Longin.

Une Postface évoque enfin l'aboutissement de Cicéron vivant en Démosthène, dans sa lutte contre Antoine. Cicéron a réussi à dresser sa statue, pour l'éternité ! Une riche bibliographie — où manque cependant le nom d'A. Michel — et un index commode des sources anciennes commentées closent ce beau livre, riche et touffu, dont la présente critique ne rend compte que très imparfaitement. On peut ne pas être d'accord sur tout ; mais aucune page ne mérite d'être négligée. Un livre que tous les « cicéroniens » auront avantage à mettre dans leur bibliothèque.

Paul M. Martin.

Alessandro Garcea, *Cicerone in esilio. L'epistolario e le passioni* (Spudasmata, Band 103) : Zurich-New York, Olms, 2005, 323 pages.

Le livre que nous présente notre jeune collègue toulousain est tiré de la thèse qu'il a soutenue en 2002 à l'Université de Turin. Par son caractère appliqué, didactique, l'ouvrage se ressent un peu de cette origine : certaines redites, notamment dans la troisième partie, auraient pu être évitées et quelques synthèses n'auraient pas été de trop. On notera aussi quelques bévues dans la bibliographie, au demeurant riche et complète : le Canfora 1999 cité p. 6 n'y apparaît pas et notre regrettée collègue M. Letoublon voit son nom défiguré par un *r* parasite. À présent que nous nous sommes débarrassé de ces quelques menues critiques, nous n'en sommes que plus à l'aise pour souligner l'excellence de ce travail de linguiste, mais qui se situe en même temps résolument aux croisements de la rhétorique, de la littérature, de la philosophie et de la sociologie politique.

L'ouvrage se veut, avant tout, une analyse linguistique, dans toutes les acceptions de cette science (lexicologie, syntaxe, stylistique...), du corpus constitué par les trente-quatre lettres envoyées par Cicéron en exil entre la fin mars 58 et le début février 57. C'est par la transcription de ces lettres que commence le volume, après une brève introduction historique rappelant les circonstances politiques qui amenèrent l'exil de Cicéron — introduction où nous n'avons relevé qu'une erreur (la première fois que fut lancé un SCU, c'est, en 121, contre C. Gracchus, non contre Tiberius en 133) et une lacune (pour bien comprendre le problème, il aurait fallu rappeler plus clairement que les *populares* ont toujours nié la validité juridique du SCU). Les lettres sont retranscrites, sans traduction, pour l'essentiel d'après l'édition Shakleton Bailey ; les leçons retenues sont toujours justifiées avec soin. À l'intention des lecteurs français, voici les quelques endroits où A. Garcea se sépare de L.A. Constans :

	GARCEA	CONSTANS
*A*tt. 3, 5	data †VIII† Id.	data IIII. Idus
*A*tt. 3, 10, 1	usque ad VIII Kal. Iun.	usque ad <a.d.>. VIII. Kal. Iun.
Att. 3, 14, 1	†et scio te† meis epistulis... renouare	etsi scio te me iis epistulis... remorari
Att. 3, 13, 1	meque... <non> moleste feram	neque... moleste feram
Att. 3, 15, 4	<aut honeste occidissemus>	<aut occubuissem honeste>
Att. 3, 16	- cum lectae sunt - quae putabis ita scribas	- cum conlatae sunt - quae putabis <ut putabis> ita scribas
Att. 3, 19, 2	attamen	ac tamen
Fam. 14, 1	Piso	<L.> Piso
Att. 3, 25	post tuum †a me† discessum	post tuum a me discessum

On voit que les divergences sont rares et faibles, le plus souvent dictées par une prudence que certains jugeront excessive. Chaque lettre est accompagnée d'un résumé-commentaire qui rappelle les circonstances (lieu, date, correspondant...) où elle a été écrite, et qui répertorie les centres d'intérêt de chaque lettre.

On se doute bien que là n'est pas l'essentiel. On l'aborde avec la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée à « la communication épistolaire durant l'exil », examinée à travers trois paramètres : la situation de communication (qui crée les distorsions liées à la condition d'exil), l'interaction *per litteras* (notamment dans le jeu, fort bien analysé en quelques tableaux, des personnes *ego, tu, ille*) et enfin le niveau stylistique des réalisations linguistiques (où nous retiendrons les fortes pages sur les systèmes hypothétiques, les verbes d'action, ainsi que dans l'examen des prétéritions).

À peine sommes-nous à la moitié de l'ouvrage. Le meilleur reste à venir, avec la troisième partie, intitulée « Le passioni dell'esilio » : près de cent trente pages d'intérêt soutenu. Reprenant rapidement d'abord les principaux travaux consacrés depuis un demi-siècle aux lettres d'exil de Cicéron (Ernstberger, Briot, Jäger, Citroni Marchetti), l'auteur affirme l'originalité de sa démarche par une rupture affirmée avec l'approche introspective qui, clairement avouée ou non, sous-tendait la plupart des travaux antérieurs (mais dont se détache déjà S. Citroni Marchetti). Refusant de s'engager dans cette voie, A. Garcea préfère rester sur le terrain purement linguistique et rhétorique, en examinant l'*expression* des sentiments, sans se prononcer sur leur véracité, leur profondeur..., en partant du principe qu'en tout état de cause, l'expression des « passions » (au sens du grec *pathos*) obéit, chez les Anciens, à une codification linguistique, et que c'est cette codification qu'il est intéressant d'étudier dans le cas particulier de Cicéron en exil. Il commence donc d'abord par passer en revue le langage des passions, par une étude lexicale approfondie de tous les termes qui expriment ces passions. Déjà intéressante en soi, cette étude s'enrichit de la comparaison avec les termes employés d'une part par Cicéron dans les discours postérieurs à son retour où il évoque son exil (*post reditum, de domo, in Pisonem, de harusp. respons., pro Sestio, pro Plancio*) et dans ses traités philosophiques postérieurs (*Tusculanes, de finibus, paradoxa stoicorum, de officiis*), d'autre part dans les tragédies, d'Accius notamment. L'enquête fait ressortir qu'aussi bien la pose tragique prise par Cicéron que la mise en scène politique de son malheur, même si elles sont amorcées dès la

correspondance de l'exil, trouvent leur expression achevée dans les discours et les traités philosophiques postérieurs à l'exil.

L'auteur examine ensuite la dimension rhétorique de cette écriture de l'exil, fondée sur la topique de la *miseratio*. Cette fois, l'enquête prend astucieusement pour fil directeur les seize *loci* de la *miseratio* tels qu'après Aristote, Cicéron les définit dans son *de inuentione*, I, 106-109. Les *loci* des différentes lettres sont ainsi répartis entre : le rappel des événements négatifs (*loci* nº 2, 3, 6, 8, 10, 11, 12, 15), leur portée ou *amplificatio* (*locus* nº 1), l'affirmation que la victime ne méritait pas ce sort (*loci* nº 4, 13, 16), l'appel à la participation d'autrui à ce malheur (*loci* nº 7, 14), la participation effective d'autrui par l'*euidentia* (*locus* nº 5). On remarquera, bien que l'auteur ne le signale pas, que seul le *locus* nº 9 (faire parler des choses inanimées) est absent de la rhétorique de l'exil chez Cicéron ; sans doute son caractère particulièrement artificiel l'a-t-il fait écarter par Cicéron. Mais, ce disant, nous donnons l'impression que tout cela était conscient et calculé de la part de Cicéron. Si c'est certainement vrai des discours postérieurs à son retour et encore plus des traités philosophiques, cette autoreprésentation du sujet passe sans doute spontanément par les filtres culturels de la rhétorique, tant il est vrai que, contrairement à ce que pensent ceux qui ont mal lu P. Veyne, on ne doit pas induire de l'utilisation de codes de langage pour exprimer des sentiments à l'insincérité de celui qui exprime des sentiments à travers ces codes. Dans le cas de la douleur, la seule expression brute, « naturelle », de celle-ci, serait le cri inarticulé.

La fin de l'ouvrage d'A. Garcea est consacrée à la manière dont Cicéron a inscrit son expérience de l'exil dans sa réflexion théorique et dans son combat politique. Le thème de l'exil-mort trouve son pendant et son aboutissement dans celui du retour-résurrection, à la fois de Cicéron et de l'État, comme si Cicéron était le microcosme reflétant fidèlement l'état du macrocosme qu'est la Ville : sa douleur finit par être celle de tout le corps civique, comme sa réhabilitation annonce le redressement de celui-ci. Ainsi, A. Garcea montre comment, en dépit de leur statut fondamentalement irrationnel, les passions s'inscrivent, grâce à la rhétorique, dans la démarche rationnelle de l'action politique et de la pensée philosophique : l'abolition de la *persona* publique devient *deuotio* à la République, *miseria* et *calamitas* personnelles débouchent sur une réflexion sur la *uita beata* et les fins dernières. Ainsi des cris douloureux des lettres naissent les fondements d'une action politique et d'une pensée philosophique. Admirable démonstration, faite uniquement sur des bases linguistiques, que celle d'A. Garcea ! Seul A. Michel, dans son ouvrage majeur (dont l'auteur semble ignorer qu'il vient d'être republié dans la BEC), avait esquissé cette problématique. Ce livre vient à point nommé confirmer scientifiquement les intuitions anciennes du maître. On ne saurait, dans notre esprit, rendre plus grand hommage à l'un et à l'autre.

Paul M. Martin.

Antonella Tedeschi, *Lezione di buon governo per un dittatore. Cicerone*, Pro Marcello : *saggio di commento* (Scrinia 24) : Bari, Edipuglia, 2005, 179 pages.

Le discours improprement appelé *Pro Marcello* — discours de remerciement et non cause judiciaire — fait partie des déconcertantes « Césariennes » de Cicéron. Si déconcertant est ce discours épidictique prononcé dans l'été 46 en l'honneur de César pour avoir « pardonné » à M. Marcellus (cos. 51) qu'on l'a soupçonné d'être soit un faux, soit une charge lourdement ironique, soit un discours « sur ordre » de

César, tandis que d'autres y voient un pur et simple ralliement au dictateur. A. Tedeschi fait (p. 16 sq) l'état de la question dans son introduction à ce commentaire linéaire paru dans la collection italienne, dirigée par P. Fedeli et G. Cipriani, qui nous a déjà offert quelques beaux travaux et dont l'équivalent manque en français. Cette élève de G. Cipriani embrasse l'opinion de son maître (cf. *A&R* 3-4, 1977, p. 113-125), qui nous paraît en effet être la meilleure et sur laquelle sont en phase, à quelques nuances près, M. Rambaud, G. Dobesch et M. Von Albrecht : le discours, plus encore qu'une *gratiarum actio*, est une *suasoria*, destinée à poser Cicéron en conseiller politique de César pour convaincre le maître de Rome d'œuvrer dans le sens d'une restauration de l'État après la guerre civile — même si je ne crois guère que Cicéron rêvait d'une restauration pure et simple de la République (idée défendue notamment p. 161), mais plutôt, à mon sens, à un *modus vivendi* entre le « monarque » et le sénat, à la manière dont, dans le *De Republica*, Cicéron reconstruit les rapports entre le sénat et le *rex* à l'époque royale. Au service de cette thèse d'une *suasoria* pour la restauration de l'État, la jeune chercheuse use brillament de toutes les ressources que lui offre sa formation de linguiste et de rhétoricienne (cf. notamment p. 47, 51, 55, 79, 82-83, 86, 121-122, 132, 134, 163, 165), pour un résultat qui, pour l'essentiel, emporte la conviction. Son travail s'inscrit ainsi dans tout un courant récent de la linguistique qui, au lieu d'étudier les textes en eux-mêmes, fait servir les outils performants de cette science pour vérifier ou infirmer des théories littéraires ou historiques à propos de ces textes (cf., dans ce même n° de la *REL*, notre CR de l'ouvrage d'A. Garcea). Quand l'enquête est bien faite, le résultat, convaincant, montre tout l'intérêt d'une linguistique qui sort d'un enfermement « autiste ».

La brève introduction rappelle aussi les circonstances dans lesquelles Cicéron fut amené à rompre le long silence qu'il observait depuis 51 : Cicéron, après avoir enfin réussi à convaincre M. Marcellus de renoncer à son hautain refus de mettre fin à son exil, fit accepter à César que son ancien adversaire pût rentrer à Rome. Deux éléments dans cette affaire sont peu mis en valeur par A. Tedeschi. Le premier est que, si César n'accorda à M. Marcellus sa grâce qu'en 46, ce n'est pas par rancœur de sa part, mais bien par orgueil de la part de Marcellus ; car, malgré l'opposition qu'il avait marquée à César durant son consulat de 51, M. Marcellus, au moment du déclenchement de la guerre civile, avait fait une proposition qualifiée de *leuiorem* par César lui-même, qu'il avait dû retirer par crainte des va-t-en-guerre pompéiens (*BC* I, 2, 2 & 5) ; on peut donc penser que César a sauté sur l'occasion que lui offrait enfin l'obstination de Cicéron à vaincre le refus d'un homme à qui il n'avait pas de raison de tenir rigueur. Le second élément est encore plus important : pour la première fois — autant qu'on puisse le savoir —, César n'accorda pas sa grâce de son propre chef, mais il demanda son avis au sénat ; ce faisant, il semblait lui rendre l'une de ses anciennes prérogatives : la *sententia* sénatoriale. Sans doute faut-il voir là l'explication de l'illusion entretenue par Cicéron que ce geste de César inaugure une nouvelle ère dans les relations entre le sénat et le dictateur. En somme, c'est moins le pardon à Marcellus que le fait de l'avoir accordé *d'après, et après l'avis du sénat*, qui, dans ce discours, me paraît important. Or ces deux points, pour être connus de la jeune savante, ne sont pas assez mis en valeur : le discours n'y est présenté que comme la conséquence des relations de meilleures en meilleures qui s'étaient nouées entre le dictateur et l'Arpinate. Ils permettent cependant de comprendre mieux les nombreuses allusions du discours à l'espoir de voir le sénat reprendre son rôle de jadis (§ 1-3 ; 10 ; 13 ; 34). C'est le seul véritable reproche qu'on peut adresser à ce petit livre par ailleurs excellent. Certes, le commentaire juxtalinéaire donne parfois une impression de myopie, mais ce défaut est inhérent au genre.

Le commentaire s'appuie sur l'édition M. Pugliarello (Rome, 1994), qui ne se distingue de l'édition de la C.U.F. que par le parti-pris de respecter le texte des manuscrits, quand ils sont unanimes, sans en écarter les gloses ou prétendues telles. Outre l'appel bienvenu aux ressources de la linguistique et de la rhétorique, il offre l'intérêt supplémentaire de mettre en regard le texte du discours avec d'autres écrits de Cicéron (lettres, traités et autres discours) ; le lecteur est ainsi à même d'apprécier aussi bien la continuité de la pensée cicéronienne que les écarts de celle-ci. Autre innovation appréciable : mettre en perspective, de manière très éclairante, certains passages du discours avec des passages de Salluste (et du pseudo (?) Salluste) et de César, notamment du *Bellum ciuile* ; on regrettera cependant que ce soit surtout le l. III qui soit mis à contribution, alors que les premiers chapitres du l. I auraient mérité aussi l'attention (par exemple, p. 74, à propos de la *dignitas* de César ; p. 92 et 98 sq, à propos de César homme de paix).

Nos autres remarques portent sur des détails. Au § 2 *causa* signifie, à mon avis, la cause politique (le parti de Pompée), non la situation, la condition où se trouve l'exilé. À propos du couple *laus/gloria*, qui revient plusieurs fois dans le discours, au lieu d'en faire de simples synonymes redondants, il aurait fallu tenir compte, pour nuancer les deux termes, des travaux de J.F. Thomas, qui n'apparaissent pas dans la bibliographie, pourtant bien faite, sans doute en raison de leur caractère récent. Au § 5, à la liste des *imperatorum* il faut sans doute ajouter le grand absent toujours présent dans le discours : Pompée. Quant à l'insistance de Cicéron sur la *fortuna* de César, il n'est pas vraiment sûr que ce soit toujours un éloge de César : outre que le rappel insistant de l'importance de celle-ci à la guerre, même s'il a été reconnu par César lui-même, déprécie quelque peu ses victoires, l'ombre de Marius, chéri de la Fortune avant d'être abandonné par elle, pourrait bien se profiler derrière les paroles de Cicéron. Au § 9, les *ficta* renvoient, selon moi, plutôt à la tragédie qu'aux œuvres poétiques. Au § 16, à la liste des ennemis acharnés de César, il faut ajouter Lentulus Crus et Caton. Le § 18 parle bien d'une faute du peuple romain que les dieux lui font expier, mais l'allusion est trop vague pour qu'on puisse lui accrocher tout un développement sur le fratricide romuléen. Au § 30, je me demande si le passage sur les Pompéiens qui ont suivi « le droit » (*quid liceret*) ne contient pas une allusion à M. Brutus, comme la *pertinacia* de ceux qui ont poursuivi le combat après Pharsale, au § 31, vise évidemment Caton.

On voit que nos remarques sont plus souvent des compléments que des critiques. Elles témoignent de l'attention méritée que nous avons portée à ce livre utile et bien fait.

Paul M. Martin.

Catherine Steel, *Reading Cicero. Genre and Performance in Late Republican Rome* : Londres, Duckworth Classical Essays, 2005, 176 pages.

L'esprit de cette collection étant de publier *« polemical, revisionist or exploratory essays »*, le lecteur pouvait s'attendre à un ouvrage qui bouscule quelques idées reçues sur Cicéron. Il n'en est rien, et l'ouvrage déroule sur quatre chapitres un itinéraire intellectuel qui n'a rien ni de dérangeant, ni de renversant. Ce qui ne signifie pas que ce petit livre soit sans intérêt, au contraire.

L'idée fondamentale qui sert de guide à l'auteur est que ce serait une erreur fondamentale de considérer que seuls les discours de Cicéron ont été pour lui un instrument pour faire avancer sa carrière politique : il en est de même, assure l'auteur, avec raison, de sa correspondance (évidemment !), de ses traités philoso-

phiques et de sa poésie. En réalité, Cicéron, quelle que soit la forme et le genre de sa production littéraire, vise toujours un lectorat dont il cherche à capter la faveur politique. L'idée est juste, mais on ne peut pas dire qu'elle soit très nouvelle. Plusieurs travaux récents ont mis en évidence cette réalité : ne citons, puisque l'auteur semble l'ignorer (il est vrai que sa bibliographie est pauvre dès qu'elle sort de la langue anglaise), que le travail de M. Ledentu, *S*tudium scribendi (BEC) : Louvain-Paris, Peeters, 2004.

Le premier chapitre « Genre » recense les ouvrages, conservés ou perdus, de Cicéron, en les classant par genre littéraire : discours, poésie, traités et lettres. Nous retiendrons comme le plus original le développement sur la poésie cicéronienne — généralement peu mise en valeur, sans doute parce que l'essentiel en a été perdu ; mais l'auteur rappelle opportunément la réflexion de Plutarque disant que Cicéron, dans sa jeunesse, était considéré comme le meilleur poète de Rome — ; il se pourrait bien, du coup que sa hargne contre les *barbatuli* — non relevée par l'auteur — ait été une haine littéraire autant que politico-morale.

Le second chapitre « Cicero as a Public Figure » montre bien comment, dans les années 60, des discours et ouvrages de Cicéron apparemment étrangers à l'évocation de son consulat y retournent souvent, explicitement ou non, parce que l'évocation de ce consulat sert à Cicéron de lettre de créance en politique ; en fait partie la fameuse lettre-traité perdue adressée à Pompée en avril 62, à laquelle l'auteur consacre un intéressant développement. Au contraire, les années 50 (57 à 52 pour être précis) sont dominées par la reconquête de sa légitimité politique après l'avanie de son exil, jusqu'à ce que la trilogie composée par le *de oratore*, le *de re publica* et le *de legibus* le pose en penseur politique en même temps qu'en *rector rei p.*

Le chapitre 3 « Ciceronian Communities » est peut-être le plus original : *homo nouus*, Cicéron ne pouvait s'appuyer sur un clan familial ; il s'est donc efforcé de se constituer des groupes d'appui, à partir de ses liens avec les milieux oratoires (Hortensius, Crassus...), de ses liens épistolaires (intéressants aperçus sur l'échange de correspondance avec Caelius, ainsi que sur le problème du caractère plus ou moins privé de la correspondance, bien que l'auteur y omette la pierre de touche de la lettre métrique qui, à mon sens, permet de repérer les lettres qui ne sont pas destinées à être lues par leur seul destinataire), de ses liens intellectuels (Varron, Hirtius... et, plus généralement, les personnages contemporains qu'il met en scène dans ses traités ou à qui il les dédie).

Le chapitre 4 « Failure » conclut, comme attendu, à l'échec du projet cicéronien. On en retiendra une très pertinente analyse des raisons qui ont poussé Cicéron à publier le *Pro Milone*, dont l'issue lui avait pourtant été défavorable. Intéressant aussi, le développement consacré aux œuvres cicéroniennes contemporaines du *regnum* césarien : après d'autres, mais avec une approche originale, l'auteur souligne comment le *Brutus*, l'*Orator* et les autres traités, mais aussi les trois discours « césariens », manifestent la volonté de Cicéron de ne pas sortir de l'arène politique ; de ce point de vue, les *Philippiques* ne sont pas une « résurrection » de Cicéron homme politique, mais la continuation de son combat ; elle en veut pour preuve la hâte avec laquelle Cicéron tint à les faire publier à mesure qu'il les prononçait — tout comme Antoine, ajouterons-nous.

Au total, un livre sympathique, juste et honnête, une bonne synthèse avec quelques pages dont on soulignera l'originalité.

Paul M. Martin.

Jonathan Powell et Jeremy Patterson (éd.), *Cicero The Advocate* : Oxford University Press, 2004, XI-448 pages.

Après *Cicero the Philosopher* (Oxford, 1995), J. Powell avec J. Patterson proposent sur le même modèle un Cicéron avocat, recueil de plusieurs articles sur les discours de Cicéron. Une longue introduction (p. 1-57) trace un cadre général, rappelant l'importance de ces discours qui furent des modèles, mais précisant aussi les conditions du travail de l'avocat, c'est-à-dire l'organisation des procès et le fonctionnement de la justice. L'avocat a pour mission de faire gagner le procès à son client ; cette considération évidente, mais souvent oubliée, revient à plusieurs reprises et définit l'approche propre à cet ouvrage : les discours sont des exemples de « practical advocacy » (p. 9 ; p. 26) ; ainsi les analyses concernant la rhétorique antique et ses catégories sont peu développées, les études sur le style peu nombreuses et les liens entre la rhétorique et la philosophie rarement envisagés ; mais des analyses variées concernent les principaux discours, leur efficacité et l'attente de l'auditeur nous sont proposées. Le recueil est divisé en deux parties ; la première (« Themes ») traite de questions générales ; la seconde (« Case Studies ») comprend l'analyse précise de certains plaidoyers.

Dans la première partie, plusieurs questions importantes sont envisagées : le fonctionnement de la justice examiné par A. Lintott (p. 61-78), le droit par J. Harries (p. 147-163), qui rappelle que les connaissances juridiques sont utiles à l'avocat mais ne constituent pas le seul moyen de l'emporter devant un tribunal en prenant l'exemple du *Pro Balbo*. K. Lomas (p. 97-116) s'intéresse aux nombreux clients volsques de Cicéron (Caecina, Roscius, mais aussi Cluentius ou Caelius). D'autres articles concernent les différentes parties d'un plaidoyer : narration avec D.S. Levene (p. 117-146), péroraison avec M. Winterbottom (p. 215-230) ; les portraits des clients et des adversaires sont étudiés par A. M. Riggsby (p. 165-185), tandis que C. Craig (p. 187-213) s'interroge sur l'invective et l'attente de l'auditoire dans ce domaine ; J. Patterson enfin (p. 79-95) montre comment Cicéron parle de lui-même et se met en scène lui-même dans ses plaidoyers.

Plusieurs plaidoyers sont analysés de façon détaillée dans la seconde partie : C. Steel (p. 233-251) fait apparaître la déformation opérée par Cicéron dans un passage des *Verrines* (II, 1, 63, 7). L. Fotheringham (p. 253-276) examine la répétition des arguments dans le *Pro Caecina* et l'efficacité de ce procédé ; C. Burnand le rôle de l'avocat dans le *Pro Cluentio* (p. 277-289) ; D.H. Berry (p. 291-311) « l'exercice de persuasion » qu'est selon lui le *Pro Archia*. W. Stroh (p. 313-370) propose une étude très détaillée du *De domo sua* : il souligne les faiblesses de l'argumentation juridique, mais montre que les qualités du style avec les appels à l'émotion les font oublier. L'étude de J. P. Johnson (p. 371-399) concerne l'argumentation du *Pro Ligario*, un plaidoyer souvent critiqué, rarement étudié pour lui-même, mais dont l'auteur fait ressortir l'habileté. Un « épilogue » écrit par J. Laws (p. 401-416) complète ces études en mettant en parallèle Cicéron et l'avocat moderne. Une liste des plaidoyers conservés et perdus est donnée en appendice. Avec ses points de vue variés, cet ouvrage offre donc des aperçus stimulants et originaux, qui retiennent l'attention.

Michèle Ducos.

J.-C. JULHE, *La critique littéraire chez Catulle et les Élégiaques augustéens. Genèse et jeunesse de l'élégie à Rome (62 avant J.C.-16 après J.C.)*, Bibliothèque d'Études Classiques : Éditions Peeters, Louvain-Paris, 2004, 467 pages.

Ce livre se présente comme la refonte d'une thèse de doctorat soutenue à Montpellier en 1999. L'auteur est désormais Maître de Conférences à l'Université de Paris IV-Sorbonne.

Le style de J.C. JULHE paraît plutôt gêné et guindé, jusque dans le titre un peu pénible de la conclusion générale : « Vertu dynamique de la critique littéraire dans la maturation du « moi » poétique et dans le déroulement d'une histoire de l'élégie latine » (p. 407). C'est vrai que le sujet était difficile à définir, dans la mesure où il ne correspond à aucun concept antique ; nos auteurs ne connaissaient que la poésie (*poiesis*) et l'éloquence (*eloquentia*) et n'avaient pas de mot pour nommer ce que nous appelons « littérature », et encore moins « critique littéraire ».

La bibliographie de J.C. J. est ici beaucoup trop lacunaire pour servir de béquille : Catulle a été réédité en 1992 ; GOOLD a donné une seconde édition de Properce en 1999 (la bibliographie doit aussi être refondue, sous peine de tromper le lecteur) ; les réimpressions de la *Collection des Universités de France* ne sont généralement pas des rééditions (Tibulle, PONCHONT, 1989 ? !) ; V.H. DEBIDOUR était à la mode il y a plus de cinquante ans, A.M. GUILLEMIN encore plus tôt et Julien BENDA, c'est 1928. Ces ouvrages auraient eu leur place dans une histoire de l'interprétation, mais ne peuvent remplacer des travaux plus récents et plus « pointus ». À propos de cette question scabreuse qu'est « la dépression mélancolique d'Ovide » (p. 382), J. ANDRÉ ne peut pas servir de garant sans référence à deux ouvrages médicaux eux-mêmes sujets à caution. J'ai aussi cherché en vain un titre allemand dans la bibliographie générale, et j'ai fini par dénicher (p. 457) le nom de M. VON ALBRECHT ... pour une communication prononcée *en français* à la Société des Études Latines ; malgré le prestige de M.V.A. qui a écrit beaucoup de choses percutantes sur les auteurs étudiés ici , c'est bien peu. Et J.C.J. semble ignorer complètement la magnifique communication de P. GRIMAL, « Sens et destin du distique élégiaque », prononcée à l'Institut et publiée en 1994 dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* ; celle-ci aurait pu l'éclairer beaucoup.

L'ouvrage de J.C. JULHE dans son ensemble ne propose pas vraiment de vues nouvelles sur les auteurs étudiés et sur leur attitude à l'égard de leur œuvre propre ou de celles des poètes, anciens ou contemporains, dont ils parlent. Il a démarré sur l'idée pour le moins discutable qu'il faut citer des noms pour faire de la critique littéraire (voir p. 25), et ne s'en départit pas tout au long de son enquête.

Il est aussi ponctué d'un très grand nombre de citations pour le commentaire desquelles J.C.J. se contente souvent de renvoyer à P. FEDELI ou à A. VIDEAU. De plus, page 1, note 1, j'ai lu ceci : « la traduction des textes grecs et latins a été établie par nos soins ». J'ai donc fait quelques sondages ; et des réserves s'imposent, me semble-t-il. Pour Properce par exemple, l'auteur de l'ouvrage reproduit fréquemment la traduction de P. BOYANCÉ, y compris lorsqu'elle comporte quelque erreur. Pourquoi ainsi prendre le *sacerdos* de III, 1 pour une naïade sortant de l'onde, alors qu'il est censé faire une simple aspersion rituelle avec l'eau prise à la source ? Pourquoi toujours traduire *puella* par « jeune fille » dans un contexte érotique ? Pourquoi surtout, sans doute en voulant « faire poétique », placer systématiquement l'adjectif avant le nom, de manière à nous présenter une « sublime histoire » (p. 173), « les italiens mystères »(p. 200), les « habiles paroles » (p. 218), ou « la pourpre chevelure » (p. 271), etc. ? Et cela déteint même sur la prose de J.C.J., qui parle (p. 407) d'un « vital enjeu ».

Je me refuse à croire (p. 186) que Lyncée ait réussi à séduire Cynthie, puisque Properce dit le contraire, que Nonnos soit un poète du quatrième siècle *avant* Jésus-Christ (p. 209), que Philétas soit « dorien » (p. 216) ; et je ne sais pas ce que c'est qu'une « éventuelle » *Gigantomachie* d'Ovide (p. 371). Quant à la question de l'épicurisme, il me paraît qu'elle est évacuée bien vite à la note 20 de la page 245 : Virgile a été l'élève de Siron et Sénèque apprivoise Lucilius avec mainte citation d'Épicure avant de l'amener au stoïcisme.

Bref, je suis loin d'être enthousiaste et je le regrette.

Simone VIARRE.

Colin SYDENHAM, *Horace, The Odes. Latin text, facing verse translation, and notes* : Londres, Duckworth, 2005, xii-287 pages.

Philip HILLS, *Horace* (Collection Ancients in Action) : Bristol Classical Press, 2005, 160 pages.

Christian STOCCHI, *Orazio, Numicio e la Morale del Possibile* : Bologne, Pàtron, 2004, 142 pages.

L'œuvre d'Horace continue à susciter de nombreux travaux, d'importance inégale. Nous en examinerons trois dans l'ordre croissant de leur intérêt scientifique.

C. SYDENHAM n'est pas un universitaire ni un latiniste professionnel. C'est un gentleman cultivé qui est le Président de la Horatian Society — mais oui, cela existe ! Il s'est proposé de traduire les *Odes* et le *Chant Séculaire* en vers anglais, dans le respect de la métrique traditionnelle. À chaque mètre de la poésie d'Horace correspond une forme métrique de la traduction anglaise et une seule. Dans chaque strophe, autant que possible, deux vers (d'ordinaire les vers deux et quatre) sont liés par la rime. La traduction est conçue pour tenir en un nombre de syllabes sensiblement égal à celui de l'original latin. Le plus étonnant est que malgré ces contraintes l'auteur arrive à rendre de façon fidèle le sens et le mouvement des *Odes* et du *Chant Séculaire* ; on lui pardonnera aisément quelques adjectifs omis, quelques noms mythologiques effacés au profit d'une traduction plus banale. Une introduction de quelques pages, des notes succinctes et quelques appendices ont pour but de faciliter la lecture d'Horace aux non-latinistes. La bibliographie donnée p. 284 montre que C. SYDENHAM connaît les meilleurs travaux en langue anglaise sur l'œuvre lyrique du poète latin. On ne peut que souhaiter à sa traduction un large succès auprès d'un public anglophone. Heureusement, il y a encore de par le monde des gens qui pensent que les langues anciennes ne reflètent pas des cultures mortes.

Le livre de Ph. HILLS est une introduction à la personnalité et à la poésie d'Horace, sur le modèle 'Un tel, l'homme et l'œuvre', qui a connu jadis un certain succès éditorial en France. Après quelques pages rapides sur la vie d'Horace en son temps, l'auteur consacre un chapitre distinct à chaque œuvre ou groupe d'œuvres : une méthode sûre, même si elle manque d'originalité. Sont donc traités : les *Satires*, les *Épodes*, les *Odes* 1-3, les *Épîtres* 1, le *Chant Séculaire* avec les *Odes* 4, les *Épîtres* 2 avec l'*Art Poétique*, et enfin la survie et la réception d'Horace. La spécificité de chaque recueil, les intentions du poète et son état d'esprit au moment de la composition sont suggérés avec tact, finesse et équilibre. L'influence des modèles grecs est bien perçue, mais l'originalité d'Horace est également soulignée comme il se doit. Ainsi pour les *Épodes*, où sont évoquées les grandes figures d'Archiloque, d'Hipponax et, plus tard, de Callimaque, dont le recueil d'*Iambes* comporte 17 pièces, exactement comme celui des *Épodes* d'Horace. Dans les *Odes*,

c'est à Alcée, à Sappho, à Pindare, mais aussi à Ennius, que l'hommage est rendu. L'œuvre lyrique est sans doute celle qui inspire le plus Ph. Hills. Il traite avec beaucoup de justesse les problèmes que constituent les rapports du poète avec Mécène, avec Auguste, ou avec la poésie érotique et libertine en tant qu'entorse à la morale officielle du régime augustéen. Les analyses sont parfois ponctuées d'excellentes formules, comme lorsqu'il est dit, à propos de l'*Épître à Florus*, p. 124, qu'elle n'est pas « a bald literary treatise, but rather a personal meditation on the difficulties of producing poetry ». Chemin faisant, l'auteur revient sur quelques données biographiques. Il ne croit pas que la villa de la Sabine soit un cadeau de Mécène. Il pense qu'Horace a bel et bien perdu son bouclier à la bataille de Philippes (*Od*. 2, 7), et que l'idée lui est venue par la suite de rapprocher cet épisode d'un fait analogue que mentionnent Archiloque et Alcée. Il suggère (p. 129 et ailleurs) que si Horace a été admis de son vivant dans la bibliothèque du Palatin, sous la double forme d'une édition de ses œuvres et d'un buste en bronze, cela peut éclairer d'un jour nouveau *Od*. 4, 3, 24 et *Ép*. 2, 1, 216-217. On pourra en discuter. Ce qui est certain, c'est que la lecture du livre de Ph. Hills est stimulante et agréable, même dans les parties qui semblent l'avoir un peu moins inspiré, comme par exemple le chapitre consacré aux *Satires*.

Très différent des deux précédents, le petit livre de Chr. Stocchi est une monographie consacrée à l'*épître* 1, 6 adressée à Numicius : *Nil admirari*. Quatre chapitres initiaux traitent de questions d'ensemble. Dans le premier, l'auteur s'interroge sur le statut de l'*épître* 1, 6 : il s'agirait, non d'un traité en forme de lettre, mais au contraire d'une lettre en forme de traité, adressée à un destinataire authentique, un ami avec qui Horace a eu l'occasion de parler philosophie. Qui est-il ? Chr. Stocchi évoque un certain P. Numicius Pica Cesianus, attesté dans le *CIL* : on aurait aimé une étude prosopographique plus poussée. Le chapitre 2 étudie la composition du livre 1 des *Épîtres* et la place de l'*épître* 6 dans cet ensemble ; l'enquête est menée avec une saine prudence. Sont envisagées ensuite les questions philosophiques ; l'auteur souligne avec raison qu'Horace refuse tout système : dans sa pensée, les données de la vie précèdent toute forme de doctrine. Le dernier des quatre chapitres initiaux offre une étude de la structure de l'*épître*, ainsi que des considérations, assez banales, sur la langue et le style. Bizarrement, le texte latin et la traduction sont inclus dans ce chapitre. Un commentaire analytique du texte constitue la seconde moitié de l'ouvrage ; il apporte un enrichissement par rapport aux commentaires de J. Préaux (Paris, PUF, 1968) et de R. Mayer (Cambridge U.P., 1994). Nous avons noté avec satisfaction qu'à l'avant-dernier vers, l'auteur adopte la ponctuation *rectius istis*, de préférence à *rectius, istis* (J. Préaux, par ex.), mais la discussion menée p. 117 est un peu confuse. Au total, voilà une monographie utile, avec des idées généralement justes et éclairantes, mais une rédaction parfois un peu verbeuse.

Hubert Zehnacker.

R.G.M. Nisbet, Niall Rudd, *A commentary on Horace :* Odes, *Book III* : Oxford, University Press, 2004, xxx et 389 pages.

Rendant compte du premier volume du commentaire aux Odes d'Horace, publié en 1970 par R.G.M. Nisbet et Margaret Hubbard, J. Perret décrivait dans la présente revue (48, 1970, p. 515-517) les éminentes qualités et aussi les limitations, sans aucun doute volontaires, de cet ouvrage. Il y louait l'élucidation méticuleuse de toutes les particularités du texte, l'attachement aux données de l'histoire littéraire et l'objectivité des auteurs, faite de modestie, de franchise et de distanciation

vis-à-vis des doctrines à la mode. Si nous nous référons à ces pages qui, 35 ans plus tard, sont toujours actuelles, ce n'est pas seulement pour souligner la justesse du jugement de J. Perret, qu'ont pu admirer tous ceux qui l'ont connu : c'est aussi pour constater avec satisfaction que les mêmes qualités se retrouvent dans le nouveau commentaire au livre III des *Odes*, qui mérite, par conséquent, les mêmes éloges assortis de quelques menues restrictions.

Le livre commence par une bibliographie sélective et se poursuit par une introduction générale qui passe en revue un certain nombre (17 en tout !) de questions qu'il importait apparemment de signaler au lecteur. En les groupant, on y distingue des rappels sur la vie d'Horace et ses amitiés (Auguste, Mécène...), des mises au point thématiques (les poèmes érotiques, la religion, le *je* du poète...), des considérations sur les genres, le style ou la composition des recueils, quelques données rapides sur la transmission du texte ou sur les commentaires antiques, et enfin un tableau des mètres employés. Tout cela est certes utile, mais nous laisse un peu trop sur notre faim.

Le commentaire proprement dit procède de la même manière que celui des deux ouvrages qui l'ont précédé, et cette continuité est un gage de qualité et de cohérence. Pour chaque ode, on commence par trois éléments introductifs : une bibliographie (forcément sélective) où les études de détail et les articles de revue ont leur place ; un résumé de l'ode en forme de paraphrase — exercice intermédiaire entre analyse et traduction — ; et une étude d'ensemble de l'ode, sous tous ses aspects : sujet, modèles, inspiration, ton, style, etc. Toutes ces bases une fois jetées, les auteurs partent à l'assaut de l'œuvre : le texte est examiné vers par vers, et souvent mot après mot. Nous examinerons le détail de cette exégèse en nous appuyant sur quatre odes : III, 1, 3, 15 et 30.

En bons universitaires et en fidèles lecteurs d'Horace, R.G.M. Nisbet et Niall Rudd sont ennemis de tout dogmatisme. Ils ont donc choisi, lorsqu'ils n'étaient pas d'accord, — et cela arrive plus souvent qu'on ne croit, — d'exposer séparément leurs points de vue. Le sigle RN désigne Nisbet, tandis que NR s'applique à Rudd. On est prié de ne pas confondre ! Cela dit, lorsque l'opinion des deux auteurs ne diverge que d'une nuance, ce système n'est pas gênant ; on peut même penser qu'il y a là quelque enrichissement (ainsi, par exemple, en III, 1, 38-39). Mais que dire lorsque leurs opinions sont opposées ? Ainsi pour l'interprétation de *purpureo ore* en III, 3, 12, où il s'agit des lèvres d'Auguste divinisé : signe de vitalité ? ou couleur rouge du nectar ? En tout cas, RN qualifie l'opinion de NR de « too fanciful for the context ». Et que penser lorsque les deux auteurs ne s'expriment pas clairement ? Le cas qui nous a le plus frappé est celui de la célèbre difficulté concernant le sens de *situs* en III, 30, 2 : *regalique situ pyramidum altius*. Les auteurs rappellent les trois sens principaux qui ont été proposés : tombeau, édifice, décrépitude : est-ce à leurs yeux un ordre de préférence décroissante ? Mais voilà que RN semble vouloir, en son propre nom, rompre une lance en faveur du troisième sens, quitte à le combiner (?) avec le premier : qui dit tombeau, dit pourriture... On ne sait plus que penser, et l'on en vient à regretter le courage et la clarté du commentaire de Kiessling et Heinze, qui optaient résolument, et avec d'excellents arguments, pour le sens de 'tombeau'.

La vraie question est toujours de savoir ce que l'on met dans un commentaire et comment on conduit un tel exercice. Nisbet et Hubbard s'étaient vu objecter un excès de données objectives, qui risquait de masquer l'originalité d'Horace et d'émousser le goût du lecteur. Nisbet et Rudd s'efforcent visiblement de ne pas encourir le même reproche. Leur commentaire contient, en un dosage qui reflète une tendance louable à la sobriété, des éléments d'information susceptibles de répondre à tous les niveaux de compréhension : indications sur le vocabulaire et la

syntaxe, autrement dit sur le mot à mot du texte, sources grecques et textes parallèles, lieux communs de la philosophie ou de la morale adaptés ou transposés par Horace, institutions politiques, rites et sentiments religieux, langue poétique, structure des odes, intentions du poète, contexte augustéen, etc. Tout cela est formulé de manière généralement concise, et le souci de ne pas verser dans un commentaire gratuit semble l'avoir emporté presque partout, même si l'on trouve par exemple, pour III, 3, 9, des considérations inutiles sur les Dioscures, la bataille du lac Régille, etc., ou, pour III, 15, 13-14, à propos de *lanae tonsae* et de *Luceria*, des explications un peu superflues du strict point de vue de la lecture d'Horace.

La légitime recherche de l'exhaustivité ne va pas non plus, parfois, sans quelque subtilité. En III, 1, 11, *hic generosior / descendat in campum petitor*, où la signification électorale est patente, nous ne sommes pas sûr qu'il soit justifié d'ajouter à *campum* un sens militaire (« champ de bataille ») sous-jacent. Et de même nous ne pensons pas que *petitor* 'dégonfle' ici, en quelque sorte, l'effet produit par *generosior*, à moins de supposer qu'Horace critique les institutions de l'Etat romain, ce qui n'est pas du tout le cas, puisqu'il se borne à opposer l'inégalité sociale des hommes durant leur vie à la *lex aequa* de la Nécessité qui les rend tous mortels. On peut même affirmer, tout au contraire, que *generosior* et *petitor* se renforcent réciproquement, tant il était normal que les membres des grandes familles se présentassent aux élections.

Nous ajouterons que les auteurs font preuve d'une certaine complaisance envers les corrections censées améliorer le texte. Cette façon de faire a causé bien des ravages dans les siècles passés. En III, 1, 42-43 ils adoptent et commentent une conjecture de RN : *nec purpurarum Sidone clarior / delenit usus*, au mépris de la tradition tant directe qu'indirecte (Porphyrion) qui exige *sidere clarior*. En III, 3, 23, ils choisissent *damnatam* (au lieu du *damnatum* des manuscrits), qui est une conjecture de Glareanus et de Bentley. Un peu plus loin dans la même ode, les auteurs présentent en parallèle leurs réflexions sur la strophe 49-52 (*aurum inrepertum et sic melius situm*, etc.), et RN songe à la déplacer après le vers 56 : les vieux démons ne cesseront donc jamais de refaire surface !

Au terme de ces quelques objections, nous ne voudrions pas laisser prévaloir une impression négative : ce serait une erreur et une injustice. Le commentaire de R.G.M. Nisbet et N. Rudd est un chef-d'œuvre, mais il demande à être manié avec prudence et retenue. La richesse et la densité de l'information qu'il nous offre n'ont d'égales que la sagesse et l'objectivité de ses auteurs. Leur commentaire, souvent polyphonique, nous rappelle qu'il peut y avoir plusieurs Horace, et que chacun de nous peut avoir le sien, à la condition, bien entendu, de rester dans les limites de ce que permet le texte. Cette recherche de la vraisemblance et de la convenance est proche de celle que pratiquaient les philosophes de l'Académie et, avec eux, Cicéron ; dans la construction du fait littéraire, elle confie un rôle important au lecteur, et c'est là une démarche toute moderne.

Hubert Zehnacker.

Paola Pinotti, *Primus Ingredior. Studi su Properzio* : Bologna, 2004.

Le professeur Paola Pinotti s'intéresse depuis longtemps à Properce ; ce n'était même pas une novice lorsqu'elle collabora avec Paolo Fedeli — dont les immenses travaux sont bien connus des spécialistes de l'élégie — à la *Bibliografia Properziana (1946-1983)*, Assise, 1985. Ici, la bibliographie est surtout italienne et anglo-saxonne. Il y a des « maladresses » dans les références aux travaux de langue

française (confusion par exemple entre Jacques André pour la couleur et Jean-Marie André pour l'*otium*). Mais l'on ne saurait peut-être pas reprocher à Paola Pinotti que ses lectures semblent dater un peu dans ce domaine (rien depuis 1985), puisque ce livre n'est autre, ou à peu près, que la réunion — c'est bien utile — d'articles parus depuis 1974. Le recueil est bien organisé, d'autant plus qu'il s'agit uniquement d'études concernant le livre IV de Properce. Horos, Aréthuse, l'entremetteuse, Actium, et l'apparition de Cynthie morte, je veux dire IV, 1, 3, 5, 6 et 7, sont laissés de côté. Mais les articles sur Vertumne, Tarpeia, l'excursion à Lanuvium, Hercule et l'*Ara Maxima* sont particulièrement intéressants, bien documentés, soucieux des sources et porteurs — c'est l'essentiel — de questions. L'article sur IV, 10, est plus récent, semble-t-il. Oui, *sunt qui Propertium malint*, et je suis de ceux-là. Merci à Paola Pinotti ! Ce livre sera utile à tous.

Simone Viarre.

Anouk Delcourt, *Lecture des* Antiquités Romaines *de Denys d'Halicarnasse. Un historien entre deux mondes* : Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2005, 419 pages.

C'est avec l'intuition et l'érudition d'un historien chevronné, alliées au talent d'un écrivain aguerri, qu'A. Delcourt nous entraîne, en un volume très dense issu de sa thèse de doctorat, sur la piste de Denys d'Halicarnasse, qualifié d'emblée d'« historien entre deux mondes ». Cette étude, certes historique, se veut néanmoins historiographique avant tout : elle tente en effet de décrire la vision du monde bien particulière d'un historien grec qui vit à Rome au début du Principat, et qui soutient une thèse audacieuse, celle des origines grecques de Rome. De fait, le travail fort documenté d'A. Delcourt, constamment appuyé sur des références précises et sur une bibliographie très riche suivie de plusieurs index, s'oriente autour de trois axes.

Dans une première partie, la plus brève (p. 21 à 76), sont évoqués les parcours personnel et professionnel de Denys, qui le mènent de la « maudite Carienne » jusqu'à Rome, alors véritable centre intellectuel grec. Une intrusion dans l'atelier de Denys permet à A. Delcourt de mettre l'accent sur quelques clefs qui inspirent toute son œuvre : idéal de la *mimesis*, regard critique et rationaliste, ou encore goût prononcé pour la variété.

S'ouvre alors la seconde étape de la recherche, consacrée à la représentation du monde grec dans les *Antiquités Romaines* (p. 77 à 218). Or, avant de mettre en lumière l'originalité de la thèse de Denys, A. Delcourt s'attache à cerner l'image de Rome offerte par les auteurs grecs, d'Hellanicos de Lesbos à Dion Cassius (p. 84 à 100 et p. 115 à 126). Il ressort de cette étude que Rome oscille, chez les auteurs classiques, entre le titre prestigieux de *polis Hellenis* et celui de cité étrusco-latine barbare. Cependant, durant l'ère hellénistique, marquée par l'ascension de l'*Vrbs*, tour à tour ennemie et alliée des Grecs, le regard du monde hellénique sur Rome se modifie considérablement : A. Delcourt montre que, si l'ascendance troyenne de Rome constitue d'abord, aux yeux des Grecs, un gage de parenté, dorénavant cet héritage troyen invite au contraire les Grecs à considérer Rome comme une cité barbare. Après Polybe, qui la situe à mi-chemin entre *polis Hellenis* et cité barbare, vient Denys, qui soutient la thèse paradoxale des origines et du caractère grecs de Rome. Il lui faut au préalable expliquer que Rome n'est ni une cité barbare, ni une *polis Tyrrhenis*, ni enfin une ennemie des cités grecques, malgré sa conquête du Sud italien. Au terme de ce panorama littéraire, A. Delcourt étudie le traitement

réservé par Denys au monde grec dans les *Antiquités Romaines* (p. 129 à 197). Elle souligne que l'historien ne retient de sa patrie que deux pôles : l'Arcadie d'abord, terre mère de l'hellénisme et, par conséquent, également berceau de Rome ; Athènes et Sparte d'autre part, cités phares de l'Hellade, incarnations de la perfection classique. Il apparaît de fait que la représentation de ces brillantes cités grecques a pour fonction ultime de magnifier la Rome du temps de Denys, bien supérieure à elles, notamment par sa pratique de la *philanthropia*. Venant clore la seconde partie, le chapitre VI (p. 197 à 218) récapitule les diverses facettes — ethnogéographique, culturelle, puis historique — de la définition de l'hellénisme adoptée par Denys. Or, il s'avère que Rome, répondant à tous ces critères, se présente donc comme l'*ethnos hellenicotaton* surpassant toutes les cités grecques. Ce portrait d'une Rome éminemment grecque est sous-tendu, d'après A. Delcourt, par une triple visée politico-culturelle. Car les *Antiquités Romaines* exhortent les autorités romaines à soutenir la renaissance culturelle grecque déjà initiée par elles ; de plus, elles invitent les Grecs à accepter la domination de Rome, championne, plus qu'eux-mêmes, des vertus de l'hellénisme ; enfin, elles suggèrent aux Romains d'intégrer la Grèce dans la gestion de leur Empire.

La troisième partie de l'ouvrage (p. 227 à 359) aborde la représentation du monde romain dans les *Antiquités Romaines*. Symétrique de la seconde, elle est moins exhaustive : confrontée à l'ampleur de la matière, A. Delcourt s'avoue contrainte de choisir une seule période : elle se penche donc sur la période royale, ce choix s'appuyant sur des motivations détaillées. L'étude s'orchestre de fait autour de quatre figures royales, ici privilégiées car capables, entre toutes, de laisser percevoir que la célébration de l'hellénisme guide Denys jusque dans sa représentation de Rome. Quelques observations préliminaires sur la signification de *monarchia*, *basileia* et *tyrannis* dans le lexique de Denys (p. 227 à 239) permettent de souligner d'emblée la rigueur sémantique de l'historien et la perspective hellénisante qui préside à leur emploi. Puis l'auteur retrace la construction de la figure légendaire de Romulus (p. 241 à 255) avant de s'attarder sur le glorieux portrait du roi esquissé par Denys lui-même (p. 255 à 299) : grâce à une sélection des traditions les plus flatteuses, ce Romulus, symbole de la Romanité, se présente à la fois comme un Roi, comme un Fondateur et comme un Législateur. C'est cependant, remarque A. Delcourt, au prix de constants écarts par rapport aux traditions que Denys dépeint un Romulus irréprochable dans chacun de ses rôles : ces écarts ont notamment pour effet d'innocenter Romulus pour la mort de son jumeau, et de célébrer sa magnanimité, unique motif ici de l'animosité des sénateurs régicides. L'originalité de Denys ne se décèle pas moins dans son récit de la fondation de l'*Vrbs* : aucun rituel étrusque ne préside à cette fondation, ce qui s'explique dans la perspective d'un Denys qui affirme la grécité des Romains. Du reste, le Romulus de Denys s'apparente à un oeciste-législateur soucieux d'*homonoia*, inspiré du modèle grec de l'époque classique. Et sa constitution doit tout à la pensée politique de Denys lui-même, mais rien à la réalité de la Rome des origines, démontre A. Delcourt. Quant à la chute de la royauté, c'est une vision aussi originale que nous offre Denys (p. 301 à 359). Car Tarquin l'Ancien n'est plus, chez Denys, responsable du déclin de la royauté, loin de là ! Le voici en effet loyal, sage et « désétrusquisé » : il incarne l'apogée de la royauté romaine. Seuls Servius Tullius le démagogue et le tyran Tarquin le Superbe se révèlent figures de la dégradation du pouvoir royal. En guise de conclusion à cette partie, A. Delcourt ouvre brièvement un dossier délicat, celui des relations entre Denys et le pouvoir augustéen.

Il s'agit là, on l'aura compris, d'un remarquable travail, clair et précis : s'il ne prétend pas à l'exhaustivité, il s'avère néanmoins indispensable à quiconque cherche à mieux connaître le point de vue original d'un historien grec de Rome, sans

cesse attentif à tisser des liens entre monde grec et monde romain, précurseur de ces intellectuels grecs de l'Empire confrontés à un monde désormais universel.

Nicole Monleau.

Paolo Monella, *Procne e Filomela. Dal mito al simbolo letterario* : Bologna, Pàtron Editore, 2005, 270 pages, un index.

Ce livre étudie les récits mythiques dont Procné et Philomèle sont les protagonistes, d'Homère à Ovide, en passant par la lyrique archaïque, la tragédie, l'historiographie, la poésie et l'érudition hellénistiques. Il est constitué de cinq chapitres. Les quatre premiers visent à reconstruire les différentes versions de ce mythe. Le chapitre 1 est consacré aux premiers témoignages littéraires : Homère, Phérécyde, les lyriques et Hésiode. Le second porte sur le *Térée* de Sophocle, une pièce dont la reconstruction se fonde sur ses fragments, les témoignages mythographiques et ce qu'on peut inférer de son contenu directement ou indirectement à partir de la littérature postérieure. Paolo Monella propose une datation et une reconstitution de la trame de cette tragédie, qui semble avoir introduit des modifications importantes et créé une nouvelle version, devenue la vulgate du mythe. Le chapitre 3 traite des versions non-sophocléennes : celle d'Hygin, de Boios et d'Helladius. Le chapitre 4 passe à Rome : l'histoire de Térée a inspiré Livius Andronicus et Accius ; elle est évoquée par Plaute et par divers poètes : Catulle, Properce et Virgile. Paolo Monella discute deux passages de ce dernier auteur et conclut qu'il existe une « version latine » du mythe, dans laquelle Philomèle est transformée en rossignol et Procné en hirondelle. La dernière partie de ce chapitre est consacrée à Ovide, et en particulier au texte qui raconte le plus longuement cette histoire : le livre 6 des *Métamorphoses*. Tous ces chapitres témoignent d'une connaissance approfondie de la bibliographie sur le sujet : Paolo Monella résume les différentes interprétations proposées par les critiques avant d'indiquer ses préférences ou d'avancer un point de vue personnel. On peut regretter toutefois que les textes grecs et latins ne soient pas traduits : le parti pris par l'auteur est de commenter, voire de paraphraser chacun des passages cités. Le chapitre 5 s'intitule : *Dal mito alla metafora letteraria*. Hésiode est le premier à avoir présenté le rossignol comme une image du poète. L'idée deviendra un lieu commun de la littérature grecque. La thèse proposée par Paolo Monella est qu'à Rome le rossignol devient l'image du poète élégiaque : après avoir étudié, de façon intéressante, le *carmen* 65 de Catulle, il se fonde, pour appuyer cette thèse, sur Properce (1, 18, 25-32), sur Virgile (*Géorgiques* 4, 507-520) et sur Ovide (*Héroïde* 15 et *Amores* 3, 1). Je ne suis pas convaincue par les renvois à Properce et aux *Amores* 3, 1 : Paolo Monella postule une allusion au rossignol, dans le vers 30 de l'élégie 1, 18 : *cogor ad argutas dicere solus auis* (où il est, à mon avis, question d'oiseaux en général) et dans le vers 4 de *Amores* 3, 1 : *et latere ex omni dulce queruntur aues* (or *queruntur aues* se retrouve au vers 8 de l'*héroïde* 10, dans un contexte qui n'incite pas à y voir une allusion au rossignol, et *dulce queri* au vers 82 de l'*héroïde* 18, où il est nommément question des alcyons). L'idée que le rossignol a été une image du poète élégiaque est indéniablement juste, en tout cas, dans le texte de Virgile où la figure d'Orphée est inspirée par celle de Gallus. Ces objections n'ôtent rien à l'intérêt de ce livre, savant et bien documenté, qui fait le point, de façon très précise, sur tous les textes traitant, directement ou indirectement, de l'histoire de Procné et de Philomèle.

Jacqueline Fabre-Serris.

Sarah Annes Brown, *Ovid* : *Myth and Metamorphosis* : London, Bristol Classical Press, 2005, 159 pages, un index.

Ce livre est consacré à la réception de certains récits des *Métamorphoses* chez les écrivains, artistes et cinéastes de langue anglaise. Dans la préface, l'auteur justifie cette perspective d'étude, en arguant du fait que nous ne pouvons reproduire complètement le point de vue des premiers lecteurs du texte et que chaque génération a sa propre lecture. Cette préface comporte plusieurs rubriques, intitulées respectivement : *Influences*, *Genre*, *Metamorphosis*, *Boudaries*, *Pythagoras*, *Race*, *Gods*, *Women*, *Men*, *Structure*, qui sont loin d'être toutes convaincantes. Le livre offre, ensuite, cinq chapitres, centrés, chacun, sur un mythe : ceux de Daphné, d'Actéon, de Philomèle, d'Arachné et de Pygmalion. Dans chacun de ces chapitres, l'auteur présente un certain nombre de reprises modernes des récits ovidiens, en effectuant des allers et retours entre les citations et commentaire des textes qu'elle a choisis et le texte des *Métamorphoses* , où elle s'efforce de leur trouver des antécédents et des justifications. On peut relever un certain nombre d'inexactitudes (par exemple, à propos de Pyrénée, « who falls to his death attempting to chase the winged muses off a tower » !) et ne pas suivre l'auteur dans toutes ses analyses (ainsi, à propos de l'histoire de Procné et de Philomèle, où elle suspecte des relations amoureuses dans le rapport entre les deux sœurs). Le sixième et dernier chapitre s'intitule : *Ovid in the Third Millenium*. Les *Métamorphoses* ont su répondre aux préoccupations et aux intérêts de différentes époques ; l'auteur tire argument de cette extraordinaire flexibilité du texte pour augurer que les générations suivantes continueront à le lire et à l'interpréter, chacune, autrement.

Ce livre a le mérite de montrer la richesse de la réception des *Métamorphoses*. On peut trouver suggestif le choix de textes effectués par l'auteur, tout en regrettant, mais c'est la loi du genre, la rapidité des commentaires consacrés à chacun d'eux. Il est, quoi qu'il en soit, dommage, à l'heure européenne, que le champ de la réception ait été restreint au domaine anglo-saxon.

Jacqueline Fabre-Serris.

R.J. Tarrant, *P. Ouidi Nasonis* Metamorphoses : Oxford, Oxford University Press, 2004, 534 pages.

Les volumes publiés par D.E. Hill avaient permis d'avoir une première vision de l'édition que préparait R.J. Tarrant et qui vient d'être publiée dans les Oxford Classical Texts.

La préface (p. V-XXXV) est un modèle de clarté. Elle est divisée en trois rubriques. La première partie porte sur les différents *codices* (cités et brièvement décrits) et sur la façon dont ils ont été transmis ; la seconde sur les éditions précédentes et les usages adoptés par les précédents éditeurs ; la troisième sur la méthode choisie par l'auteur. Cette préface est suivie par une liste des éditions, puis par une bibliographie sur les études textuelles, et enfin par l'indication des abréviations utilisées dans la présente édition, à laquelle s'ajoute une table comparative qui met en parallèle ces abréviations et celles qu'avaient choisies Anderson, Magnus et Slater.

R.J. Tarrant rappelle qu'il ne nous est parvenu aucun *codex* intégral du IX^e^ et du X^e^ siècles et que la différence entre *codices uetustiores* et *codices recentiores* a peu de poids, en particulier quand moins d'un siècle sépare un *codex* d'un autre. Aucun manuscrit ne jouit d'une autorité suffisante pour que ses leçons soient

constamment préférées. Il arrive que l'on trouve de bonnes leçons dans des manuscrits du XII^e^ et du XIII^e^ siècles, qui ont conservé des leçons plus anciennes. R.J. TARRANT a donc choisi de constituer son édition « de façon éclectique », en prenant pour matière aussi bien les manuscrits les plus anciens que les plus récents. Ce point de vue le sépare de ses prédécesseurs immédiats, qui privilégiaient les leçons des manuscrits les plus anciens. On trouve, à la page XXVII de la préface, un *stemma* des *codices*, mais l'éditeur précise qu'il ne faut pas espérer pouvoir restituer, à partir de ce stemma, les leçons d'un archétype de tous les *codices* et qu'en cas de désaccord entre les différents *codices*, il faut toujours accorder plus de poids à une leçon qu'à un manuscrit. Quand R.J. TARRANT a dû choisir entre deux leçons qui lui semblaient également probables, il a indiqué ses doutes dans l'apparat critique. Un paragraphe de la préface est consacré aux vers qu'on a suspecté d'être interpolés et qui, selon les époques, ont été plus ou moins rejetés. R.J. TARRANT s'est efforcé d'adopter une position intermédiaire, en suivant dans certains cas seulement HEINSIUS et d'autres éditeurs. Les variations orthographiques et morphologiques sont rassemblées dans un appendix à la fin du volume, qui précède un index des noms.

L'édition de W.S. ANDERSON avait, jusqu'à présent, été le texte de référence en la matière ; elle est aujourd'hui remplacée et sans doute, pour de nombreuses années, par celle de R.J. TARRANT, dont les choix alimenteront, de façon fructueuse, les interprétations du texte d'Ovide et les débats entre spécialistes.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Ovid's « Fasti ». Historical Readings at its Bimillennium, edited by Geraldine HERBERT-BROWN : Oxford University Press, 2002, XVI-327 pages, 3 figures.

Ce mémorial ovidien, élevé pour le bimillénaire des *Fastes*, commencés dans les premières années de notre ère, rassemble douze contributions en langue anglaise, simplement classées dans l'ordre alphabétique des noms d'auteur. L'ensemble ne vise ni à l'exhaustivité, ni à l'homogénéité : il offre à dessein une diversité d'approches que souligne la préface de G. HERBERT-BROWN. Le lecteur français, épris d'ordre, pourra y reconnaître plusieurs ensembles thématiques : le calendrier, astronomique ou religieux ; les femmes ; les dieux et leurs fêtes ; s'y ajoute l'étude finale de T.P. WISEMAN sur Ovide et le théâtre.

E. GEE (3), dans « *Vaga Signa* : Orion and Sirius », confronte deux épisodes : Sirius, le Chien, aux *Robigalia*, 4, 901-942, Orion et Mars *Vltor* en 5, 493-598, le modèle virgilien et Ovide. À propos du « Stellar Calendar », G. HERBERT-BROWN (5) s'interroge sur les *felices animae*, les astrologues, de 1, 295-310, et le danger d'un calendrier astrologique après l'édit de 11 ap. J.-C., ce qui expliquerait l'abandon des six derniers chants. Sous l'intitulé « Contesting Time and Space », C.E. NEWLANDS (10) consacre au portique de Livie, rebâti sur l'emplacement de la maison rasée de Vedius Pollion, un des meilleurs articles, à mon sens, du recueil. Au-delà de la réappropriation augustéenne du temps et de l'espace, de la *Concordia* officielle, d'autres histoires jettent le trouble : les excès récents d'un Vedius Pollion, la violence des femmes, Ino, Tullia — Julie ? M. PASCO-PRANGER (11) prend exemple de quelques « Added days », fêtes julio-claudiennes ajoutées au calendrier. Mais pourquoi faire un tel sort à octobre, mois dont ne traitent pas (ne traitent plus ?) les *Fastes* ? Beaucoup plus pertinente est la référence à janvier, mois enrichi de souvenirs dynastiques, *Augusto nomine* (1, 590), l'*ara Pacis*.

E. FANTHAM (2) recense, livre par livre, les textes qui nous informent sur la « participation des femmes au culte romain », répertoire que domine la personnalité

de Livie. La contribution de P.M. Keegan (6), « Seen, not Heard : *Feminea Lingua* » relève des « gender studies ». Le discours féminin est censuré : c'est le syndrome Philomèle-Tacita. Sans méconnaître l'intérêt de ce type d'approche, que nous apprend-elle qui soit neuf ? La société romaine est patriarcale, si ce n'est machiste, « kyriarchique » (p. 130). Auguste, « the super-Father » (p. 139), impose la loi du Père. Avant les mythologiques *Métamorphoses*, avant les *Fastes* augustéens, était-ce aussi le discours de l'élégie érotique ? On aimerait que la question fût posée.

A. Barchiesi (1) traite de l'épiphanie de « Mars *Vltor* in the *Forum Augustum* », au chant V, comme de la création d'un « monument verbal », en termes d'intertextualité, tant poétique que visuelle. C.M.C. Green (4) cherche l'influence des « Varro's Three Theologies » dans une enquête qui ne me convainc pas toujours, et qui veut trop prouver. La déesse « en fleurs » de 4, 945-948 n'est pas Vesta (v. 949), mais Flora : on écartera donc l'assimilation augustéenne « Vesta-as-Venus » (p. 97). P.E. Knox (7) s'attache au poète « Representing the Great Mother to Augustus », sous l'égide de Callimaque. R.J. Littlewood (8) analyse, à propos des « *Imperii pignora certa* : The Role of Numa », précurseur et icône d'Auguste. J.F. Miller (9) présente les *Liberalia* (3, 713-790).

T.P. Wiseman (12), « Ovid and the Stage », propose enfin une relecture vivante du poème comme un théâtre mythologique, un mime avec dialogues et danses, qui met en scène les actions des dieux et des hommes. Suivent une bibliographie ovidienne, non sans quelques erreurs ou omissions (d'ouvrages en langue française) et deux index, *locorum* et général.

Le résultat est inégal, certaines études, du groupe 3 surtout, relevant plus de l'explication de texte que d'une problématique véritablement savante. L'ouvrage n'a pas de conclusion. Faut-il y voir la preuve que la question des *Fastes* reste ouverte ? qu'il y a encore beaucoup à (re)découvrir de ce grand poète, complexe et multiforme, qu'est l'auteur de l'*Art d'aimer* et des *Métamorphoses* ? et que l'heure des bilans n'a pas encore sonné ? De la problématique qui se dégage du recueil, je retiendrai, entre autres, deux éléments, tous deux tributaires d'une chronologie dont le détail nous échappe. Quelle est la relation d'Ovide au pouvoir, c'est-à-dire au Prince, lui qui écrit successivement sous Auguste, puis sous Tibère, dont la présence pèse sur tout le volume ? Comme le dit excellemment P.E. Knox (p. 174) : « the real problem of the *Fasti* consists in locating an Augustan poem in a Tiberian age ». Et quelle est l'étendue de la révision opérée par le poète entre 14 et 17 ? Les douze auteurs ont travaillé dans l'indépendance et sans plan d'ensemble ; d'où l'impression d'inachèvement qu'on éprouve parfois, devant trop de questions qui restent sans réponse — inachèvement comparable à celui des *Fastes* eux-mêmes ?

Jacqueline Champeaux.

Bardo Maria Gauly, *Senecas* Naturales Quaestiones. *Naturphilosophie für die römische Kaiserzeit* (Zetemata 122) : Munich, Beck, 2004, 301 pages.

Ce gros livre — trois cents pages 'seulement', mais d'une typographie dense, avec des notes abondantes et parfois longues — est la publication d'une thèse d'habilitation soutenue en 2003. Le titre résume bien la problématique : il s'agit d'examiner le comment et le pourquoi d'un ouvrage, les *Questions Naturelles* de Sénèque, qui traite de théories scientifiques toutes grecques, mais d'une manière et sous une forme latines, et qui de surcroît y adjoint des développements moraux. Une longue et riche introduction (p. 9-51) pose en détail quelques problèmes

préliminaires : état de la recherche, avec une revue critique de la bibliographie essentielle : datation des *N.Q.* (les années 62 et 63, et peut-être même, pour certaines parties, l'année 64) ; place de la recherche physique dans l'ensemble du système philosophique de Sénèque ; enfin, choix par Sénèque de la langue latine, l'hypothèse étant que le latin évite à Sénèque d'apparaître comme un philosophe professionnel et lui permet de toucher un nouveau public, celui du milieu sénatorial hostile à la philosophie. La deuxième partie (qui forme à proprement parler le premier chapitre, p. 53-85) traite des problèmes de structure, et d'abord de celui de la succession des livres. Reprenant les propositions en particulier de C. Codoner et de H.M. Hine, B.M. Gauly considère que l'ordre traditionnel des livres (ordre appelé *quantum*, en fonction du mot qui ouvre le livre placé en premier) n'est pas celui de l'archétype (qui était l'ordre *grandinem*). L'ordre de Sénèque lui-même était encore différent, commençant par le livre 3 et achevant par le livre 2, avec, pour principe ordonnateur des sujets, une hiérarchie dans la transcendance. D'autre part, à l'intérieur de chaque livre, les développements moralisants côtoient les exposés de physique, entretenant un rapport que B.M. Gauly, en s'appuyant sur les travaux du Russe Bakhtin consacrés au roman, définit comme doublement « dialogique » : par le fait que le texte latin juxtapose divers traités grecs ; par le rapport explicite qui s'instaure dans chaque livre entre le noyau cosmologique et les parties morales qui l'encadrent. La troisième partie (p. 87-134) est consacrée à l'enseignement moral. Étudiant un certain nombre de passages 'moraux' caractéristiques, B.M. Gauly montre comment ils répondent aux attentes du public contemporain et entretiennent avec la langue des rapports romains. Sénèque ne s'attaque pas au vice de façon abstraite, il ne mène pas une tâche de moraliste intemporel, mais il traite les *uitia* comme les symptômes des maux d'une société bien précise, celle du principat. La quatrième partie traite de la cosmologie des *N.Q.* B.M. Gauly s'attache cette fois à des développements de physique, pour faire voir comment des éléments scientifiques même, tels la situation et les dimensions de la terre au sein du cosmos, la nature des comètes (sont-elles des étoiles ou des phénomènes météorologiques, des éléments normaux de la nature ou des *prodigia* ?) servent de métaphores pour décrire la place de l'homme dans la nature et pour la dévaloriser. Ici, c'est sur le concept de « métaphoricité », tel que le définit H. Blumenberg, que repose la réflexion de B.M. Gauly. Enfin la cinquième et dernière partie (p. 191-268) montre comment Sénèque donne à travers l'étude apparemment objective de la nature une image de son temps et des préoccupations de ses contemporains. B.M. Gauly étudie les allusions à Néron, explicites et implicites, et la question de l'*otium* telle qu'elle se reflète dans les *N.Q.* ; il montre aussi comment la thèse stoïcienne des cataclysmes cycliques est gauchie par Sénèque, dans la mesure où, dans les *N.Q.*, le monde est détruit non par une *ekpurosis* régénérante, mais par un déluge destructeur présenté comme la punition des *uitia* d'une époque. Bref, le texte des *N.Q.* porte à tous les niveaux la marque de son temps, et c'est en cela que réside son unité.

Le livre de B.M. Gauly est d'une grande qualité. Malgré une technicité certaine, et parfois, lorsqu'il s'appuie sur des thèses stylistiques modernes, une certaine abstraction, il est d'une grande netteté. Cela tient d'abord à la précision de l'exposé. L'auteur multiplie les formules énumératives (« zum einen... zum anderen... schliesslich »), il prend soin de donner pour chaque chapitre et même pour certaines parties de chapitres des transitions et des conclusions partielles claires, et enfin il achève son ouvrage par une conclusion en forme de « bilan » (p. 269-273). Tout cela est fort secourable pour le lecteur. Il a aussi une parfaite connaissante des divers problèmes qui entourent les *N.Q.* et plus généralement l'œuvre de Sénèque, et pour chacun propose un état de la question avec la bibliographie afférente. Sur ce

dernier point, un léger bémol seulement : la bibliographie en langues romanes est moins prise en compte que la bibliographie anglo-saxonne. Un seul exemple : à propos de l'*otium* et de la question plus générale du temps chez Sénèque, on regrette que soit ignoré le bon livre de V. Viparelli (*Il senso e il non senso del tempo in Seneca*, Naples, 2000).

D'autre part, le principe qui consiste à ramener toute l'œuvre à une idée d'ensemble, à savoir que les *N.Q.* portent la marque de leur époque, est parfois quelque peu systématique. Ainsi, Sénèque se représente la terre comme un point par rapport au reste du monde, et B.M. Gauly y voit une « métaphore » de la condition humaine au sein du cosmos. Mais, dès lors qu'il parlait de cosmologie, pouvait-on s'attendre à ce que Sénèque dît autre chose ? Car non seulement Cléomède, comme le signale B.M. Gauly, mais l'astronomie antique en général reposent sur cette idée, dont Geminos XVI, 29 rappelle qu'elle est fondamentale pour le système géocentrique. On peut trouver aussi que B.M. Gauly recourt un peu trop docilement à des instruments critiques empruntés (la « dialogicité » de Bakhtin, la « métaphoricité » de Blumenberg). Mais ce ne sont là que des réserves très partielles et secondaires, et de façon générale nous avons affaire à un ouvrage riche et stimulant, dont on ne peut que conseiller la lecture.

Mireille Armisen-Marchetti.

J.-P. Aygon, Pictor in fabula. *L'*ecphrasis-descriptio *dans les tragédies de Sénèque* (Collection Latomus, 280) : Bruxelles, Éditions Latomus, 2004, 534 pages.

Ce livre est la version remaniée d'une thèse soutenue devant l'Université de Toulouse II-Le Mirail en novembre 1998. C'est avec une grande satisfaction qu'on voit enfin présenté au public ce point de vue nouveau sur la place et le rôle des descriptions dans les tragédies de Sénèque. Elles ne sont plus considérées comme des excroissances à l'effet de donner aux pièces une couleur épique, opinion traditionnelle rarement contestée et réaffirmée par V.T. Larson (*The Role of Description in Senecan Tragedies* : Frankfurt, 1994), mais comme des éléments indispensables à l'économie dramatique, conformes à la conception des Anciens. L'auteur, animé du fécond souci d'éviter l'anachronisme, montre en effet très bien que pour eux l'opposition établie par Lessing entre description et narration, entre simultanéité statique et succession dynamique n'existe pas. Ils sont si loin d'exclure le mouvement de l'*ekphrasis-descriptio* que les rhéteurs distinguent des descriptions d'actions à côté de celles de personnages ou de lieux. Et faut-il rappeler que selon Aristote, la vraie poésie a un lien indissoluble avec l'action : tragédie et épopée ont en commun un fondement constitutif premier, la fable, le *muthos*, défini comme le traitement d'une action, représentée dans l'une, racontée dans l'autre ?

Puis est donné un tableau statistique des descriptions précédant l'examen de leurs fonctions spécifiques : fixer un cadre à l'action dramatique, révéler les caractères ou les états d'âme des personnages, leur servir comme moyen de pression affectif au cours de leurs conflits, faire surgir un sens symbolique, témoin de l'unité entre macro- et microcosme. Les analyses de texte, mettant en saillie toute la fécondité de la perspective retenue, traduisent perspicacité et sensibilité littéraire, qu'elles renouvellent ou qu'elles confirment, en les étayant d'arguments nouveaux, des exégèses antérieures. On invoquera quelques exemples significatifs. À propos de la description des personnages à leur entrée en scène, il est noté que Sénèque souligne la relation entre signes corporels et état moral : dans *Œdipe* 289, la démarche de Tirésias rendue par l'oxymore *tardus accelerat* suggère la tension entre la lenteur liée à l'âge et la rapidité due au bouleversement intérieur (p. 48) : la

descriptio est en elle-même un indicateur scénique et elle éclaire le psychisme du vieillard ; on ne saurait la réduire à un effet narratif de redondance (V.T. Larson). L'examen de divers portraits (p. 58 et suiv.) permet de réfuter l'accusation fréquente de recherche d'un pittoresque gratuit par la mise en évidence du fait que Sénèque ne charge pas systématiquement les peintures de ses personnages de traits physiques propres à les individualiser. On trouve une réfutation également pertinente de l'idée que Sénèque se plairait à décrire des scènes de cruauté, avec présence de sang et blessures, par la juste observation (p. 122-123) que dans *Médée* sont supprimées les descriptions des morts de Créon et de sa fille, développées avec tout un raffinement dans l'horreur par Euripide. La description de la tempête dans *Agamemnon* (460-527), telle que l'analyse J.-P. Aygon, fait de Sénèque un authentique créateur, un émule et non un pâle épigone d'Homère, de Virgile et d'Ovide. Dans la description de la peste (prologue d'*Œdipe*), étudiée p. 156-162, 290, 310-311, 372-374, le motif du feu est très bien mis en valeur avec une exacte conclusion sur un caractère de l'art descriptif sénéquien, la peinture par touches « répétitives » avec condensation sémantique et fréquentes reprises lexicales. P. 417-422, un excellent parti est tiré de la suggestion de Tochterle de lire *Olmii* au vers 285 d'*Œdipe* (*Olmei* Soubiran et nouvelle édition *C.U.F.*) avec interprétation symbolique du carrefour comme mise en relation des trois lieux qui ont joué un rôle essentiel dans la vie d'Œdipe : Delphes, Corinthe, Thèbes. C'est l'occasion de remarquer que, dans le choix des leçons, l'auteur fait preuve d'une sage prudence. Il sait aussi reconnaître dans certains cas qu'un autre parti que celui qu'il a retenu eût été possible. Pour la traduction, on se bornera à un seul exemple. Les vers 1137b-1139 des *Troyennes* (*Ipsa deiectos gerit / uultus pudore, sed tamen fulgent genae / magisque solito splendet extremus decor*) sont ainsi rendus (p. 67) : « Elle, garde les yeux baissés par pudeur ; pourtant ses joues rayonnent et, en son dernier instant, sa beauté resplendit plus qu'à l'habitude », tandis que la nouvelle édition *C.U.F.* propose : « Elle-même garde le visage pudiquement baissé, mais pourtant ses yeux lancent des éclairs et plus que jamais resplendit une beauté qui touche à sa fin ». Le double sens de *uultus* permet les deux interprétations, mais le sens métonymique de *genae* est très possible et correspond bien à une pratique de Sénèque dans la tradition de la poésie augustéenne qui lui est si familière (il trouve un appui, au moins partiel, dans Ovide, *Expilatque genis oculos*, Mét. XIII, 562) et l'expression *fulgent genae* semble bien traduire symboliquement la force morale de Polyxène ; en outre « plus qu'à l'habitude » a un relent de trivialité mal adapté au contexte.

Pour conclure, on se réjouira encore une fois de la parution d'un travail de grande qualité, d'un ensemble de très belles explications de textes qui contribuent à faire mieux connaître et apprécier les tragédies de Sénèque. Il prend une place de choix parmi les publications récentes assez nombreuses, notamment dans les aires anglo-saxonne et germanique, et il fait honneur à la collection qui l'a accueilli.

F.-R. Chaumartin.

Latin Fiction : the Latin Novel in Context, Heinz Hofmann ed., first published 1999 by Routledge, London and New York, first published 2004 by Heinz Hofmann : IX + 277 pages.

Ce livre, édité par Heinz Hofmann, qui fut professeur de latin à l'Université de Groningen entre 1982 et 1993 et créa en 1986 les « Groningen Colloquia on the Novel », est un ouvrage collectif qui rassemble les contributions de quatorze spécialistes du roman antique, appartenant à plusieurs Universités américaines, canadien-

nes et européennes, mais où les Français (systématiquement tenus à l'écart, il est vrai, des colloques de Groningen) brillent par leur absence ; il fait suite à un ouvrage analogue, publié en 1994 chez le même éditeur et consacré au roman grec. Après une introduction de 19 pages (dont 5 de bibliographie) due à H. Hofmann lui-même, il se divise en cinq parties respectivement intitulées « Petronius », « Apuleius », « Apollonius King of Tyre », History and Romance : Saints and Martyrs », « The Heritage of Latin Fiction », que suivent neuf pages d'index. Comme on le voit, sa principale originalité consiste dans le fait qu'il ne concerne pas seulement les deux romanciers latins *stricto sensu* que sont Pétrone et Apulée, mais prend en compte plusieurs auteurs tardifs qui ne sont pas, généralement, associés à ceux-ci, ce qui porte à dix le nombre des « romanciers » de langue latine. Les œuvres ainsi ajoutés à celles de Pétrone et Apulée sont l'*Histoire d'Apollonius, roi de Tyr*, les textes sur la guerre de Troie attribués à Dictys et à Darès, les récits tardifs consacrés à Alexandre le Grand, enfin plusieurs œuvres chrétiennes relatives aux apôtres, aux martyrs et aux saints. Cette conception très élargie du roman latin, bien que justifiée dans l'introduction, n'emporte pas entièrement la conviction, du fait que les œuvres en question, si elles présentent d'incontestables caractères romanesques, appartiennent plutôt au domaine de l'historiographie ou de l'hagiographie romancée et présentent des situations et des personnages fort éloignés de la réalité contemporaine et quotidienne dans laquelle s'enracinaient le *Satyricon* et les *Métamorphoses*. On a un peu l'impression que le responsable de cette publication a été animé par le souci d'offrir du roman latin, traditionnellement réduit à deux titres, un tableau susceptible de rivaliser, au moins d'un point de vue quantitatif, avec celui qui avait été, quelques années plus tôt, offert du roman grec, et que ce souci l'a conduit à englober dans le genre romanesque un certain nombre de textes assez largement allogènes, ou tout au moins relevant de ce que les Anglais appellent « *romance* » (le récit d'aventures extraordinaires vécues par des personnages hors du commun) plutôt qu'à ce qu'ils dénomment « *novel* » (le récit d'aventures réalistes vécues par des personnages globalement banals) — ce qui contredit quelque peu le sous-titre de l'ouvrage, où seul apparaît le second terme. Les chapitres consacrés à ces textes tardifs, si contestable que soit leur présence dans un ouvrage portant sur le roman, ont néanmoins le mérite d'attirer l'attention sur des œuvres peu connues, voire, pour certaines, tout à fait inconnues de la plupart des latinistes, et à cet égard leur lecture présente un indéniable intérêt.

Au demeurant, l'ensemble de ce recueil est de qualité. La partie consacrée à Pétrone comprend quatre chapitres : le premier, intitulé « Petronius and the *Satyrica* » et dû au grand maître des études pétroniennes qu'est Gareth Schmeling, dit l'essentiel (mis à part le problème de la datation, sur lequel les Anglo-saxons, on le sait, sont murés dans leur certitude) sur Pétrone et son œuvre ; le deuxième est une analyse précise et bien conduite de la *Cena Trimalchionis* ; le troisième étudie avec finesse les diverses « nouvelles » insérées dans le roman ; le quatrième, qui est sans doute le plus original, est consacré au *cognomen* d'*Arbiter*, que l'on avait tendance à interpréter, jusqu'à la découverte des *Annales* de Tacite et de la (trop) fameuse formule *arbiter elegantiae*, comme signifiant « le Juge » ; il montre, sous la plume de Catherine Connors, de l'Université de Washington, que les *Satyrica* comportent effectivement un certain nombre de « jugements », auxquels seraient notamment dévolus les passages en vers - une idée à creuser.

Quatre chapitres également constituent la deuxième partie, qui concerne Apulée : le premier, intitulé « Apuleius *Golden Ass* from Miletus to Egypt », dégage bien la double inspiration milésienne et isiaque du roman ; le second s'interroge sur les sources grecques de l'œuvre ; le troisième, comparable au troisième de la première partie, s'intéresse aux différents récits enchâssés dans les *Métamorpho-*

ses, et montre de façon convaincante que ces récits ont pour but de mettre en lumière « les intolérables déficiences » de la « vie ancienne » (*the old life*), avec laquelle la *new life* du converti, évoquée au livre XI, forme un contraste saisissant ; le quatrième porte sur le *Conte d'Amour et de Psyché*, interprété, sans grande originalité, mais à juste titre, comme étant d'inspiration à la fois platonicienne et mystique.

La troisième partie, dont l'auteur est à nouveau G. Schmeling, par ailleurs éditeur du texte aux éditions Teubner, ne comporte qu'un seul chapitre, qui peut être défini comme une excellente introduction au roman d'auteur inconnu qu'est l'*Histoire du roi de Tyr Apollonius*, qui fut l'un des romans les plus populaires en Occident depuis le III^e^ siècle, où il vit le jour, jusqu'au VII^e^, et constitue de ce fait, même s'il est peu connu des latinistes modernes, l'une des œuvres les plus importantes de l'Antiquité tardive.

La quatrième partie est passablement disparate : le premier chapitre, intitulé « News from the past : Dictys and Dares on the Trojan War », concerne ces deux œuvres passablement mystérieuses que sont l'*Ephemeris belli Troiani*, attribuée au non moins mystérieux Dictys de Crète, et les *Acta diurna belli Troiani* dus à un certain Darès le Phrygien (ces œuvres, nous l'avons dit, sont à peine des romans et, qui plus est, n'appartiennent que de justesse à la littérature latine, puisqu'il s'agit de simples traductions apparemment sans originalité) ; suit une monographie portant sur les diverses œuvres latines ayant pour personnage principal Alexandre le Grand, depuis celle de Quinte Curce bien entendu (mais celui-ci n'est pas un romancier !) jusqu'aux quatre œuvres du IV^e^ siècle que sont les *Res gestae Alexandri Macedonis translatae ex Aesopo Graeco* de Julius Valerius, l'*Itinerarium Alexandri Magni*, d'auteur inconnu, que conserve un unique manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne, enfin l'*Epitoma rerum gestarum Alexandri* et le *Liber de morte Alexandri testamentoque eius*, vraisemblablement dus à un auteur unique, dont l'anonymat ne peut être percé ; quant au troisième chapitre, ayant pour titre « Hagiographic Fiction and Entertainment », il part de l'idée que la recherche de la *delectatio legentium* n'a jamais été absente de la littérature hagiographique, et analyse de ce point de vue un certain nombre d'*Actes des Apôtres* apocryphes et de *Passiones Martyrum*, puis deux *Vitae Sanctorum* de saint Jérôme (*Pauli Primi Eremitae* et *Malchi monachi captiui*), ensuite la *Vita Sancti Martini* de Sulpice Sévère, enfin les *Dialogues* de Grégoire le Grand, dont on ne voit pas très bien ce qu'ils font là.

Reste la cinquième partie qui, sous le titre « The Heritage of Latin Fiction », est consacrée à la réception médiévale et moderne des principales œuvres présentées jusqu'ici. Y sont successivement étudiés : l'histoire de l'exégèse d'Apulée, essentiellement à travers celle du *Conte d'Amour et de Psyché* ; la survie d'*Apollonius de Tyr* au Moyen Âge et à la Renaissance ; dix textes médiévaux latins consacrés à Alexandre le Grand (dont un étonnant *Itinerarium Alexandri Magni ad Paradisum*) ; et pour terminer une très bonne étude concernant la « redécouverte » des romans latins (limités cette fois à ceux de Pétrone et d'Apulée) par les érudits médiévaux d'abord, puis par les humanistes.

Ce livre, qu'on pourrait qualifier de foisonnant, n'intéressera pas dans sa totalité tous les lecteurs, et il souffre incontestablement, nous l'avons dit, d'une insuffisante délimitation du sujet (et du corpus). Mais il est d'une lecture enrichissante, et il a certainement sa place dans toutes les bibliothèques des Instituts, Départements et Sections de Latin.

René Martin.

Gottskall Jensson, *The Recollections of Encolpius : the* Satyrica *of Petronius as Milesian Fiction* : Barkhuis Publishing and Groningen University Library, 2004, 327 pages.

Dans l'épisode du *Satyricon* où Encolpe et ses compagnons voyagent clandestinement sur le navire de Lichas, ce dernier interpelle vertement le jeune homme en lui disant : « *Quid dicis tu latro ?* [...] *Pharmace, responde !* » (*Sat.* 107, 15). Cette apostrophe de *pharmace* a plongé dans l'embarras tous les traducteurs, français et autres, qui la rendent par un terme tel que « poison », « empoisonneur » ou autres mots plus ou moins en rapport avec l'idée de poison, prise au sens propre ou figuré. Le principal (et considérable) mérite de Gottskalk Jensson, professeur de lettres classiques et de littérature comparée à l'Université d'Islande, est d'avoir enfin compris pourquoi Lichas applique à Encolpe ce terme surprenant, que rien ne justifie dans ce qui nous est parvenu du roman. Il s'est en effet aperçu que le sens le plus courant du grec *pharmakos* est celui de « bouc émissaire », et a rapproché cette découverte (que d'autres auraient pu faire avent lui !) de deux autres textes qui lui ont fourni la clé du mystère. Le premier, qui se lit chez Sidoine Apollinaire (*Carm.* 28, 155-157), présente Arbiter (c'est-à-dire Petronius Arbiter, l'auteur du roman), comme un habitant de Marseille, où il rivalise (anatomiquement parlant !) avec Priape en personne ; mais il est à peu près certain que Sidoine, du fait que le roman est écrit à la première personne, confond ici l'auteur et le personnage-narrateur, et que le Marseillais (ou Massaliote) en question n'est autre qu'Encolpe, comme l'avait d'ailleurs déjà montré, de façon convaincante, André Daviault dans un article des *Mélanges Garreau* (= *Cahier des Études Anciennes* [québécoises], 14, 1982), p. 165-172, que G. Jensson a le tort d'ignorer ou de ne pas citer : sa bibliographie mentionne bien un article du même savant relatif au *Satyricon*, mais il s'agit d'une autre étude, parue l'année suivante. Le second texte a pour auteur Servius qui, dans une glose à *Aen.* 3, 57, affirme avoir lu *in Petronio* que les habitants de Marseille avaient autrefois coutume, en cas d'épidémie, de nourrir durant un an, aux frais de la cité, un volontaire pris parmi les citoyens les plus pauvres, après quoi il était chargé de tous leurs maux au cours d'une procession expiatoire, à l'issue de laquelle *sic proiciebatur* (verbe que l'on comprend généralement comme signifiant « il était précipité », sans doute du haut d'une falaise), ce qui correspond très exactement au rite du bouc émissaire ; en fait, estime à juste titre G. Jensson, *proiciebatur* peut fort bien se comprendre comme signifiant « il était expulsé », autrement dit « il était envoyé en exil » — ce qui correspond fort bien à plusieurs passages du roman où Encolpe se qualifie lui-même d'*exul*. Ainsi tout se tient, et tout s'éclaire : les premiers épisodes du *Satyricon* se déroulaient à Marseille, et l'errance d'Encolpe l'exilé tient au fait qu'il avait été précisément ce *pharmakos* auquel s'adresse l'apostrophe de Lichas, ce « bouc émissaire » expulsé de sa cité natale selon le rite décrit par Servius. CQFD, serait-on tenté de dire ! De fait, l'interprétation de ce mystérieux *pharmace* par G. Jensson nous semble lumineuse, et elle explique parfaitement non seulement l'apostrophe de Lichas, mais aussi le statut d'errant qui est celui d'Encolpe tout au long du roman. On peut sans doute lui objecter qu'Encolpe, qui est manifestement un jeune homme très cultivé, grand amateur de littérature et de beaux arts, n'appartenait certainement pas aux classes pauvres de la cité massaliote, mais la contradiction peut se résoudre si l'on suppose qu'il avait été un garçon de bonne famille que ses frasques avaient conduit à la ruine — ce qui constituait sans doute le véritable début du roman ; d'autre part, comme nous le faisait remarquer Pierre Flobert, rien n'interdit de garder au verbe *proicere* son sens de « précipiter », en imaginant, par exemple, que, après s'être laissé nourrir pendant un an aux frais de la cité, Encolpe, trahissant son engagement, s'était évadé

pour échapper à la mort et s'était ainsi condamné lui-même à l'exil. Cela ne change rien à l'essentiel, et l'on peut tenir pour acquise la remarquable découverte de G. Jensson, qui éclaire admirablement la diégèse romanesque.

Cette découverte, à laquelle s'ajoute une non moins remarquable utilisation, d'une part des allusions faites par Encolpe aux épisodes non conservés de ses « mémoires », d'autre part des fragments attribués à « Pétrone » et probablement extraits du roman, permet à notre collègue islandais de consacrer, après d'autres, sous le titre « *Rewriting the* Satyrica *(My Turn)* », un chapitre entier à un résumé du *Satyricon*, rédigé comme le roman lui-même à la première personne ; cette réécriture demeure naturellement hypothétique, mais elle est extrêmement séduisante, et elle a de bonnes chances de correspondre au moins en partie à la réalité. Jamais, en tout cas, le roman de Petronius Arbiter n'avait été « lu » d'une manière aussi éclairante, et il sera désormais impossible de parler de cette œuvre sans tenir compte de l 'ouvrage ici recensé. Ajoutons à cela que G. Jensson fait définitivement justice de la graphie *Satiricon*, encore utilisée par quelques universitaires français : le roman était bien intitulé *Satyrica* (ou *Satyricon libri*), autrement dit « les Satyriques » (comme on dit « les Bucoliques »), c'est-à-dire « Histoires de Satyres », autrement dit « de débauchés » ; c'est le sens qui est unanimement donné à ce titre partout sauf en France. Ce point ne devrait plus être contesté : bien qu'écrit en latin, le roman de « Pétrone » portait un titre grec, et cela n'a rien pour nous surprendre, puisque tel était déjà le cas notamment des poèmes de Virgile, des comédies de Térence, des derniers discours de Cicéron — et de bien d'autres œuvres latines.

Reste que ce dernier point, qui peut être lui aussi tenu pour acquis, pose un problème redoutable, qui est celui de savoir quel est le statut générique de ce récit que nous avons l'habitude de considérer comme un roman. C'est à ce problème qu'est consacrée la troisième partie du livre, qui est aussi la plus contestable. En effet, de l'emploi, au beau milieu d'une œuvre en latin, du vocatif grec *pharmace*, et du fait que cette œuvre porte un titre grec, G. Jensson, visiblement agacé de voir le *Satyricon* mis par la critique du XX^e^ siècle sur un véritable piédestal, et son auteur présenté comme un novateur d'une immense envergure, croit pouvoir tirer la conclusion que le roman pétronien, loin d'être l'œuvre puissamment originale, archétype de tous les romans, que l'on voit aujourd'hui en lui, n'est pas autre chose que la traduction, ou tout au moins l'adaptation (le « *remake* », dit le texte anglais) d'une œuvre grecque portant le même titre et appartenant à ce genre mal connu, mais bien répertorié, qu'était dans le monde hellénique la « milésienne ». *Exit*, de ce fait, le romancier génial dont les intentions profondes ont été subtilement dégagées par des critiques tels que Florence Dupont et Joël Thomas (deux noms qu'on chercherait d'ailleurs en vain dans la bibliographie de notre livre). L'ouvrage latin publié sous le nom de Gaius Petronius Arbiter n'est qu'une milésienne parmi d'autres, ayant pour auteur un écrivain grec anonyme, et vraisemblablement aussi volumineuse que le « roman » latin qui la reproduit plus ou moins fidèlement. Car, estime G. Jensson, si la plupart des milésiennes étaient des récits assez brefs, analogues en cela aux fabliaux du Moyen Âge ou aux nouvelles de la littérature moderne, rien n'interdit de penser qu'il y en eût aussi de longues, comparables à nos romans, dont elles étaient l'équivalent antique et, qui plus est, prosimétriques comme le *Satyricon*, qui à cet égard n'aurait rien à voir avec la *satura* romaine, dont on l'a trop souvent rapproché. En fait, même si l'on admet ce point de vue, qui laisse tout de même un peu sceptique, on a peine à croire que la milésienne en question comportait tous les développements spécifiquement romains que présente le *Satyricon*, tels que le débat initial sur l'enseignement de la rhétorique, qui reprend parfois littéralement celui du *Dialogue des Orateurs*, la *Cena Trimalchio-*

nis avec les discours en langage populaire des affranchis, et le *Bellum ciuile* que compose Eumolpe et qui apparaît comme un pastiche ou une parodie des épopées latines néroniennes et (probablement) flaviennes — sans parler des multiples citations et pastiches de Virgile, de Sénèque et de tant d'autres écrivains latins, dont A. Collignon fit jadis le relevé. Supposer, comme n'hésite pas à le faire G. Jensson, que l'hypothétique milésienne grecque comportait déjà des éléments sinon identiques, du moins analogues, que le traducteur latin aurait simplement (si l'on peut dire !) transposés, nous semble à peu près invraisemblable, et constituerait de toute façon un tour de force littéraire. Ce que l'on peut admettre à la rigueur, c'est que Petronius Arbiter a emprunté l'intrigue et les principaux personnages de son roman à une milésienne, mais dans ce cas on ne peut guère nier que sur cette trame il a multiplié les variations, les augmentations et les modifications de toute sorte, à la manière, par exemple, dont Apulée a, selon toute probabilité, brodé sur la trame de *L'Ane* de Lucien tout en en changeant radicalement la nature et la signification, dont Rabelais a utilisé, pour composer *Pantagruel*, puis *Gargantua*, les « Histoires de Géants » (notamment *Les grandes Chroniques de Gargantua*), qui faisaient alors florès dans la littérature populaire, ou encore dont un musicien classique, tel Grieg ou Dvorák, peut composer une symphonie sur la base d'un thème emprunté à la musique folklorique. On peut aussi penser que l'auteur latin a mis en œuvre les procédés que Gérard Genette, dans *Palimpsestes*, nomme « proximisation » et « actualisation », et que son roman est à la milésienne dont il a pu s'inspirer ce qu'est *Orphée*, le film ce Cocteau, au mythe grec, *West Side Story* à *Roméo et Juliette* ou *Ulysse*, de James Joyce, à l'*Odyssée* : une réécriture radicalement personnelle, qui conserve sans doute les grandes lignes de l'hypotexte, mais renouvelle celui-ci de fond en comble. Alors, le *Satyricon*, une milésienne ? Oui, peut-être bien, mais une milésienne géniale et hors normes, car développée, enrichie, approfondie, en un mot métamorphosée en cet admirable roman, qui lui est en quelque sorte ce que le papillon est à la chenille. En définitive, que le *Satyricon* soit sorti tout armé du cerveau d'un écrivain latin passablement mystérieux, ou qu'il ait été préalablement écrit par un Grec plus mystérieux encore, puisque totalement anonyme, avant d'être traduit ou transposé en latin par le dénommé Petronius Arbiter, il importe assez peu. Car, n'en déplaise à G. Jensson, dont la lecture explicitement banalisante du roman nous paraît tout de même bien réductrice, demeure l'essentiel, à savoir la génialité d'une œuvre qui, quels que soient son auteur et sa date, est sans équivalent connu dans l'Antiquité.

Convenons, pour finir, que tout cela demeure très hypothétique, et que le roman de Petronius Arbiter garde, une fois achevée la lecture du livre ici recensé, tout le mystère qui fait une bonne partie de son charme. Il reste que les remarquables chapitres consacrés par G. Jensson au personnage d'Encolpe, à l'origine de ses tribulations et à toute la partie perdue du roman apportent sur ces trois points des conclusions décisives, qui peuvent être considérées comme un acquis définitif de la recherche. A quoi s'ajoutent, dans la première partie de l'ouvrage, de très fines analyses stylistiques et narratologiques, conduisant l'auteur à définir les souvenirs (ou les mémoires) d'Encolpe comme une causerie à bâtons rompus, au cours de laquelle le narrateur se fait à tout instant imitateur en donnant la parole aux autres personnages, dont il reproduit avec brio la personnalité langagière — ce qui vaut, estime G. Jensson, non seulement pour les affranchis de la *Cena*, mais aussi pour Eumolpe, Tryphène, Lichas et tous les autres. Le livre de notre collègue islandais est donc, sans aucun doute, l'un des plus importants qui aient été écrits sur le *Satyricon* (ou les *Satyrica*, pour parler comme lui). Quant à la dernière partie de son ouvrage, si elle n'emporte guère la conviction, elle n'en est pas moins stimulante pour la réflexion et pose, à défaut de leur apporter une solution sûre, des

problèmes génériques dont l'intérêt est incontestable. Ce livre à tous égards passionnant fera date dans les études pétroniennes.

René Martin.

C. Salemme, *Marziale e la poesia delle cose* (Studi latini, nº 58) : Naples, Loffredo, 2005, 109 pages, index des auteurs modernes.

Malgré un titre volontairement similaire, ce livre n'est ni une réédition, ni une redite de l'opus que l'auteur avait jadis consacré à *Marziale e la « poetica » degli oggetti* (Naples, 1976), mais une réflexion nouvelle à laquelle Carmelo Salemme s'est livré sur un thème et un poète qui lui sont chers.

C. Salemme s'attache principalement à démontrer que les techniques de composition que Martial avait d'abord mises en œuvre dans les *Xenia* et les *Apophoreta*, articulées autour d'un objet précis à décrire ou à mettre en valeur, se sont ensuite développées et ont mûri tout au long de la rédaction des douze livres des *Épigrammes*. Ainsi, les objets, leurs détails, leurs propriétés et les connotations qu'ils véhiculent occupent une place prépondérante dans la manière dont Martial construit ses épigrammes et en amène la pointe. Souvent, c'est grâce à l'accumulation des objets et des détails que Martial parvient à recréer toute une atmosphère et à la faire ressentir à son lecteur. Une attention particulière se trouve ainsi accordée à la synesthésie et aux souvenirs qui s'attachent aux objets. Comme le montre C. Salemme, Martial n'ambitionne pas de livrer d'emblée une représentation « totale » du réel, mais s'attache à faire surgir celui-ci tout entier grâce à de menus détails que l'on pourrait dire « surchargés » de significations et de sensations.

De cette intuition fondamentalement juste, on aurait pu attendre que C. Salemme tirât une synthèse raisonnée des moyens stylistiques mis en œuvre par Martial pour donner aux objets et au « réel » en général une place aussi stratégique dans sa poésie ; on voudrait, par exemple, comprendre en quoi Martial se différencie ou non de Juvénal qui, lui aussi, accorde aux objets et aux « détails vrais » un rôle particulièrement important dans ses *Satires*. Mais il n'en est rien. Le plan de l'ouvrage, relativement lâche, ressemble davantage à une longue expolition qu'à la progression organique d'une démonstration, et l'argumentation, majoritairement descriptive, prend bien souvent la forme exclusive d'une longue suite de citations commentées dont la synthèse n'apparaît pas toujours clairement. En outre, alors que le sujet s'y prêtait pourtant fort bien, on remarquera que le vocabulaire technique de la stylistique et de l'analyse textuelle se trouve largement sous-employé ; la seule notion de *prototypie* (voir G. Kleiber, La sémantique du prototype, Paris, 1990) aurait pu, par exemple, rendre bien des services à C. Salemme dans la rédaction de ses chapitres II (« La campagna « vera e rustica » di Marziale », p. 55-76) et III (« La sensazione delle cose », p. 77-98). En ce qui concerne ce même chapitre II, C. Salemme souligne fort justement que la vision martialienne de la *rusticatio* n'est en rien une nostalgie d'un *locus amoenus* fantasmatique, mais une campagne saturée de références à la vie urbaine ; ce chapitre aurait pu s'enrichir des différents travaux de M.-J. Kardos qui mettent très clairement en lumière la façon, somme toute étroitement similaire, dont Martial exprime sa vision poétique de l'*Vrbs*.

L'ouvrage est par ailleurs pourvu d'une bibliographie sélective qui mentionne les références essentielles et s'avère parfaitement à jour ; les travaux français y sont toutefois fort peu nombreux, mais C. Salemme n'est nullement responsable de cet état de fait.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage, même s'il ne bouleverse pas les études martialiennes, intéressera tous ceux qui se consacrent au vaste sujet du « réalisme » dans la poésie latine et fournira à leur réflexion une multitude de cas d'espèce dûment commentés. Les spécialistes de Martial risquent, en revanche, de rester sur leur faim.

Stéphane Itic.

M. Peachin, *Frontinus and the* curae *of the* curator aquarum (Habes, 39) : Stuttgart, Franz Steiner, 2004, ix-197 pages.

Le petit livre de Frontin sur les aqueducs de la ville de Rome semble avoir peu inspiré les savants français depuis plusieurs décennies. Ailleurs, pourtant, il a donné lieu à de nombreuses études, et M. Peachin nous en offre ici un commentaire à bien des égards novateur. Comme pour bon nombre d'œuvres antiques, nous restons dans l'ignorance de son titre exact. La plupart des éditeurs, dont P. Grimal dans son édition 'Budé' de 1947 (1961^2), et récemment encore R.H. Rodgers (Cambridge, 2004), suivent la leçon du manuscrit *Cassinensis* et optent pour *De aquaeductu urbis Romae*, tandis que M. Peachin préfère, à la suite de quelques savants, le libellé *De aquis urbis Romae*.

Le but annoncé de son enquête est de comprendre les véritables raisons qui ont poussé Frontin à rédiger et à publier ce traité. L'illustre consulaire annonce, en effet, qu'il a écrit ces pages pour son instruction personnelle, afin d'être en mesure d'accomplir au mieux la tâche qui lui a été confiée par l'empereur, ainsi que pour l'instruction de son successeur dans la *cura aquarum*. Et nous savons aussi, au moins depuis la démonstration qu'en a faite P. Grimal, que ce texte avait une portée politique et qu'il était destiné à faire connaître l'intérêt du Prince pour la sécurité et le bien-être de Rome. Ces diverses raisons ne paraissent pas suffisantes à M. Peachin ; une comparaison avec ce que l'on sait de la littérature de type administratif — *commentarii*, *formulae*, gnomon de l'idiologue, etc. — lui permet d'affirmer la radicale hétérogénéité du *De aquaeductu*. (Mais Frontin lui-même, II, 3, appelle son livre un *commentarius* : alors ?) Et donc, M. Peachin se dit intrigué par le *finale* du texte, où Frontin profère des menaces à peine voilées à l'encontre de ceux qui ne respecteraient pas la législation sur les aqueducs et les concessions d'eau. Il y voit la vraie clef du livre et entreprend de justifier cette interprétation tout au long d'un commentaire détaillé, mais souvent brouillon et répétitif. Relevons-en les idées principales. Frontin laisse entendre à plusieurs reprises que la charge que lui a imposée l'empereur (emploi du verbe *iniungere*) n'est pas une partie de plaisir et qu'elle risque d'avoir des conséquences désagréables pour certains. Il a besoin de s'informer de tous les aspects techniques et juridiques du dossier, afin de ne pas dépendre de ses subordonnés, qu'il cherche au contraire à mettre au pas et dont il veut faire cesser les abus. L'historique de l'administration des eaux aux époques républicaine et augustéenne a pour but de montrer aux lecteurs que l'État a toujours exercé son contrôle dans ce domaine, et que s'il accordait des privilèges à certains, il ne manquait pas non plus de réprimer les abus. En fait, les branchements particuliers sur les aqueducs étaient concédés à des membres de la haute société, notamment à ceux qui possédaient de vastes propriétés dans la banlieue de Rome. La quantité d'eau disponible n'était pas le vrai problème, puisque Frontin annonce même avoir découvert qu'il y avait plus d'eau qu'on ne le pensait. La vraie question concerne le bon — ou le mauvais — usage des *beneficia Caesaris*, dont l'accès à l'eau est un élément, et donc l'équilibre et l'harmonie entre l'empereur et la classe dirigeante.

Tout cela paraît incontestable, mais n'élimine pas les autres raisons que pouvait avoir Frontin de publier ce traité : la volonté d'acquérir et de formuler en latin un savoir technique, l'auto-justification et l'auto-glorification, qui pouvaient aller de pair avec le désir de proclamer la gloire de l'empereur et celui de maintenir dans la fidélité à son pouvoir les membres les plus égoïstes et les plus réticents de la haute société romaine. Nous pensons que tous ces facteurs ont joué concurremment dans la genèse du *De aquaeductu*.

La monographie de M. Peachin s'encombre de huit appendices, dont plusieurs auraient dû être incorporés au texte : ainsi les appendices 2 (plan de l'œuvre), 4 (ses ornements littéraires), 7 (liste des références aux abus), 8 (liste des allusions à l'usage de l'eau par le peuple). Les appendices 7 et 8 sont d'ailleurs présentés de façon particulièrement scolaire et maladroite. Dans l'ensemble de la monographie, les longues citations généralement accompagnées de leur traduction qui interrompent le texte, le manque de sobriété dans la conduite du raisonnement, les nombreuses digressions, les répétitions d'idées certes justes, mais dont la complexité n'est pas telle qu'il faille à leur propos enfoncer le clou sans cesse, et enfin l'emploi d'un style peu soigné et inutilement familier sont autant de facteurs qui rendent l'utilisation de ce court travail plutôt pénible. Frontin n'est qu'un auteur de 'littérature technique', mais il était consulaire et savait écrire : nous nous sommes replongé, *in fine*, dans quelques pages du *De aquaeductu* pour retrouver le plaisir de la lecture.

Hubert Zehnacker.

F. Bellandi, *Eros e matrimonio « romano ». Studi sulla satira VI di Giovenale*, Testi et manuali per l'insegnamento universitario del Latino, n° 77 : Bologne, 2003, 221 pages.

Le spécialiste italien de Juvénal, qui avait déjà publié plusieurs études sur les *Satires*, rassemble ici 4 articles sur la fameuse *Satire* 6, parus entre 1991 et 1999, certains presque à l'identique, les autres plus ou moins remaniés, auxquels s'ajoutent quelques appendices, dont l'un est inédit (une comparaison entre Juvénal et Lucilius). Il ne s'agit donc pas d'un commentaire linéaire ni d'une étude générale. L'auteur privilégie un certain nombre de thèmes. Le premier concerne le sens de la Satire. Malgré son surnom de « Satire contre les femmes », elle ne fait pas le procès des femmes en général, mais celui des femmes mariées. C'est en réalité une œuvre rhétorique, appartenant au genre de la *suasoria*, car son but est de détourner le destinataire de son projet, considéré comme insensé par le poète, de prendre épouse. C'est donc le mariage, ou plutôt sa dégradation, due à la décadence morale des femmes, qui est mise en accusation. L'épouse est sortie de sa condition subordonnée, justifiée par sa faiblesse naturelle, cette *impotentia muliebris* qui la maintient dans le domaine de l'instinct, pour dominer son mari (intéressante comparaison avec l'évolution inverse de la situation du client par rapport au patron). Mais l'homme qui se soumet aux caprices de sa femme n'est pas moins coupable. Cette émancipation féminine serait due, entre autres facteurs, à l'influence de la poésie élégiaque : aux yeux de Juvénal, toutes les femmes mariées sont devenues des Cynthies. Ce sont donc elles désormais qui, inversant les rôles, imposent réellement à leurs maris amoureux le s*eruitium amoris* qui nourrissait les fantasmes des élégiaques. F. Bellandi commente avec finesse l'obscure expression *simplicitas uxoria* que les traductions traditionnelles rendent mal (dans l'édition des Belles Lettres, P. de Labriolle traduisait par « la candeur d'un époux débonnaire »). Il

rappelle que la matrone, dans les temps anciens, était tenue d'être *uniuira* : *simplicitas uxoria* se réfère à cette fidélité à un seul homme qui caractérisait la matrone des temps anciens, mais que Juvénal applique ironiquement au mari envers sa femme, comme le prouve le synonyme qu'il donne dans le même vers : *deditus uni animus* ; attribuée à un homme, l'expression est choquante selon la morale romaine. L'effet est le même quand Juvénal suggère au mari : *summitte caput ceruice parata ferre iugum* ; F. Bellandi aurait pu préciser que l'expression *ferre iugum* s'applique à l'union sexuelle de la femme, dont elle souligne le statut passif. Juvénal adapte le thème élégiaque du *seruitium amoris* à la représentation satirique du mariage pour rendre sensible la dégradation de l'institution traditionnelle par cette scandaleuse inversion des rôles et par la contamination que lui fait subir l'univers érotique.

La seconde étude s'interroge sur le thème de l'Âge d'Or, qui forme le préambule de la Satire. Juvénal ne croit certainement pas à la lettre du mythe, qu'il traite avec une ironie appuyée. Mais il croit à sa signification : la décadence morale progressive de l'humanité, dont le tableau du mariage à l'époque contemporaine sera l'illustration. Ici F. Bellandi a recours à une comparaison interne : il rapproche ce *proemium* de l'*excursus* des v. 286-300a, qui évoque la vertu des femmes à l'époque d'Hannibal. Avec des tonalités différentes (la version mythique, grecque, de la femme vertueuse est traitée avec le sourire, la version historique, romaine, avec sérieux), les deux passages expriment la même idée : la pauvreté, la nécessité du travail et un environnement menaçant sont les conditions de la vertu ; celle-ci n'est pas inhérente à la nature humaine, mais doit lui être imposée par des circonstances extérieures ou par une société répressive. La satire transmet un message politique crypté, qui apparaît plus nettement dans la *Satire* 13 : les poètes augustéens traitaient le thème de l'Âge d'Or avec optimisme, dans le sens d'un retour imminent du bonheur et de la vertu antiques ; par le rappel constant, obsédant de l'Âge d'Or mythique et historique (ce dernier consistant dans le retour au *mos maiorum*), le poète critique non seulement la décadence morale du monde contemporain, mais le souverain qui applique une politique « modernisante », à l'opposé de celle d'Auguste, et qui favorise l'immoralité des femmes. L'accent mis sur la disparition de *Pudicitia* est révélatrice quand on sait que l'épouse d'Hadrien était assimilée à cette déesse.

La troisième étude s'intéresse d'abord au destinataire de la Satire : Postumus et Ursidius ne font-ils qu'un, comme le suggèrent certains manuscrits ? F. Bellandi montre qu'on peut difficilement confondre le naïf Postumus avec un Ursidius que Juvénal qualifie de *moechorum notissimus*. Mais Postumus lui-même n'est apostrophé qu'au v. 21, et il faut attendre le v. 377 pour que Juvénal s'adresse à nouveau à lui. Cette bizarrerie pose le problème de la structure de la Satire : ce n'est pas un discours composé à l'intention spécifique de Postumus (dans l'un des appendices, F. Bellandi montrera d'ailleurs que ce personnage fictif emprunte peut-être son nom à une élégie de Properce). En fait la *Satire*, qui fut d'abord publiée séparément, aurait été conçue pour la *recitatio* publique ; sa structure en forme de catalogue laissait une grande souplesse pour ajouter ou retrancher des développements selon les cas. Parmi les versions écrites variées qui circulèrent il fallut faire un choix quand elle fut incorporée au recueil, ce qui peut expliquer son aspect désordonné.

Le dernier développement étudie comment Juvénal utilise le souvenir d'héroïnes mythiques dans l'épisode célèbre d'Eppia, épouse de sénateur qui suit un gladiateur jusque sur la mer. Alors qu'on attendrait des rapprochements avec Hélène abandonnant son époux Ménélas pour suivre Pâris sur son navire, ce sont des allusions à l'Ariane de Catulle qui parsèment le développement. Eppia se situe

donc dans la lignée des héroïnes élégiaques. Et sa dégradation sociale est implicitement assimilée au *seruitium amoris*, mais pris au sens propre et non plus comme un jeu littéraire : elle est volontairement devenue *ludia*, mot auquel F. Bellandi restitue son sens exact : Eppia n'est pas une « gladiatrice » ni une « femme de gladiateur » mais une « esclave de *ludus* » ; ce qui implique que c'est moins une passion pour un gladiateur (Sergius n'est d'ailleurs guère séduisant) qui entraîne Eppia qu'un amour pervers pour l'avilissement. Oserai-je parler de masochisme ?

Au total, cette série d'articles se lit ou se relit avec intérêt. Je reprocherai le manque de vue d'ensemble sur la *Satire* 6, dont sont étudiés surtout les développements relatifs au mariage et à l'immoralité sexuelle des femmes (il est vrai que le titre prévient le lecteur de l'intention de l'auteur). Chaque étude elle-même gagnerait à rassembler brièvement ses conclusions et on aurait aimé un bilan final. Mais tel qu'il est, l'ouvrage est de grande qualité : le sens et la finalité des passages analysés sont bien mis en lumière ; les comparaisons internes à l'œuvre, les rapprochements avec les historiens, satiriques ou poètes élégiaques antérieurs sont judicieux et éclairants ; beaucoup d'interprétations sont convaincantes. Ajoutons que l'ouvrage comporte une bonne bibliographie et des index très utiles. A lire absolument, si ce n'est déjà fai, t pour mieux comprendre Juvénal.

Nicole Boëls-Janssen.

Nicola Hömke, *Gesetz den Fall, ein Geist erscheint. Komposition und Motivik der ps-quintilianischen* Declamationes maiores *X, XIV und XV* (Kalliope. Studien zur griechischen und lateinischen Poesie, Bd 2) : Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2002, 371 pages.

C'est une étude détaillée de trois *Declamationes maiores* du Ps. Quintilien qui est ici proposée : dans la déclamation X, une femme accuse son mari de mauvais traitements, les déclamations XIV et XV concernent une accusation d'empoisonnement. Après un chapitre d'introduction concernant la déclamation et les *Declamationes maiores*(p. 9-44) et l'examen des critiques adressées à la déclamation chez Quintilien, Tacite et Pline le Jeune (p. 45-82), trois aspects ont retenu l'attention de l'auteur : l'argumentation, les questions de droit, la topique. L'argumentation est analysée de façon très détaillée dans le chapitre 3 (p. 83-160) : pour chaque déclamation, l'auteur donne le schéma de l'argumentation, puis étudie l'*inuentio* et la *dispositio*, en reprenant les différentes parties du discours : *prooemium*, *narratio*, *confirmatio*, *refutatio*, *peroratio*. À chaque fois, il s'interroge sur la portée des arguments, leur originalité et la valeur de l'argumentation, dont il ne dissimule pas certaines faiblesses. Dans le chapitre 4 (p. 161-201) est examiné le cadre juridique : le droit des déclamateurs est souvent considéré comme très éloigné du droit positif romain ; l'influence du droit grec a été également soulignée. Pour les déclamations XIV et XV, l'*actio ueneficii* trouve aisément des parallèles dans le monde romain ; il n'en va pas de même pour l'*actio malae tractationis* de la déclamation X : il est difficile de la rapprocher de l'*actio rei uxoriae*, malgré l'affirmation de Quintilien (*Inst. or.* VII, 4, 10-11) ; le parallèle avec le droit grec n'est pas non plus très éclairant pour cette action. Au terme d'analyses fouillées, l'auteur conclut (p. 198) que le jeu littéraire part d'un savoir juridique commun à l'auteur et et à son public, mais qui est appliqué aux situations paradoxales qui caractérisent la déclamation. Dans un dernier chapitre (p. 203-278) qui porte sur la topique de la déclamation, ici appelée « Motivik », de nombreux parallèles avec la poésie ou la comédie montrent la tradition littéraire dans laquelle s'insèrent ces déclamations : c'est le cas pour le

thème de la magie et du magicien dans la déclamation X, ou celui de la *meretrix* et de l'amant dans les déclamations XIV et XV. Un important appendice contient la traduction de ces déclamations (on regrettera l'absence du texte latin) et aussi les sujets des différentes *Declamationes maiores*. Il faut y ajouter une abondante bibliographie. Des analyses minutieuses et précieuses font ressortir les caractéristiques propres de ces déclamations et montrent la liberté de ce genre. C'est dire l'importance et la qualité de cet ouvrage, qui, avec d'autres travaux parus ces dernières années, attire l'attention sur ces œuvres longtemps délaissées.

Michèle Ducos.

Sciences historiques.

Robert Hannah, *Greek and Roman Calendars. Constructions of Time in the Classical World :* Londres, Duckworth, 2005, 170 pages.

Ce livre est une utile rétrospective sur le calendrier antique. Après une explication des phénomènes astronomiques sur lesquels s'appuient d'une manière générale les calendriers, avec des croquis clairs, il traite principalement de trois époques : l'époque grecque archaïque, l'époque grecque classique et l'époque romaine.

À propos de la première époque, où le calendrier était lunaire, avec des mois appelés d'après les dieux ou des fêtes religieuses, R. Hannah présente en particulier le débat sur la date du caractère sacré de ce calendrier : soit l'adoption des noms des mois, en lien avec des fêtes déterminées, n'est survenue sous l'influence de Delphes qu'après Homère et Hésiode (qui ne mentionnent pas les différents mois), soit elle s'est produite beaucoup plus tôt, au moins, dans cette hypothèse, à l'âge du bronze ancien. L'auteur montre par ailleurs avec précision les différents systèmes intercalaires anciens en les illustrant par des tableaux.

En ce qui concerne le calendrier de la Grèce classique, l'auteur insiste sur celui d'Athènes, repère principal pour la connaissance des autres calendriers grecs : il y avait en fait deux calendriers à Athènes, l'un lunaire, régissant les diverses festivités, l'autre sans doute solaire et de caractère politique, constitué de dix mois (prytanes).

Pour ce qui est du calendrier romain, R. Hannah émet des doutes sur l'existence à Rome d'une année ancienne de dix mois, car il estime que son décalage aurait été trop important par rapport à l'année solaire réelle. Il doute également du caractère lunaire de l'année dite de Numa : il pense plutôt que le récit de la réforme de Numa recouvre deux stades de développement du calendrier romain, depuis un calendrier lunaire originel jusqu'à un calendrier luni-solaire où les mois se trouvaient plus ou moins séparés de leur origine lunaire.

L'auteur présente ensuite le calendrier d'Antium, puis fait un exposé clair sur le fonctionnent de l'année pré-julienne et sur les difficultés de l'intercalation de jours supplémentaires, devenue périodiquement nécessaire : un tableau judicieux (p. 109) montre les correspondances entre les dates de ce calendrier et les dates juliennes, sur un cycle de quatre ans. Il analyse, enfin, le calendrier julien, qui consista à abandonner le calendrier quasi-lunaire de la République pour un calendrier exclusivement solaire, et décèle dans cette réforme des influences grecques et égyptiennes.

Ce livre contient encore d'autres analyses intéressantes sur différents points techniques. Il s'appuie souvent sur des textes, cités cependant uniquement en